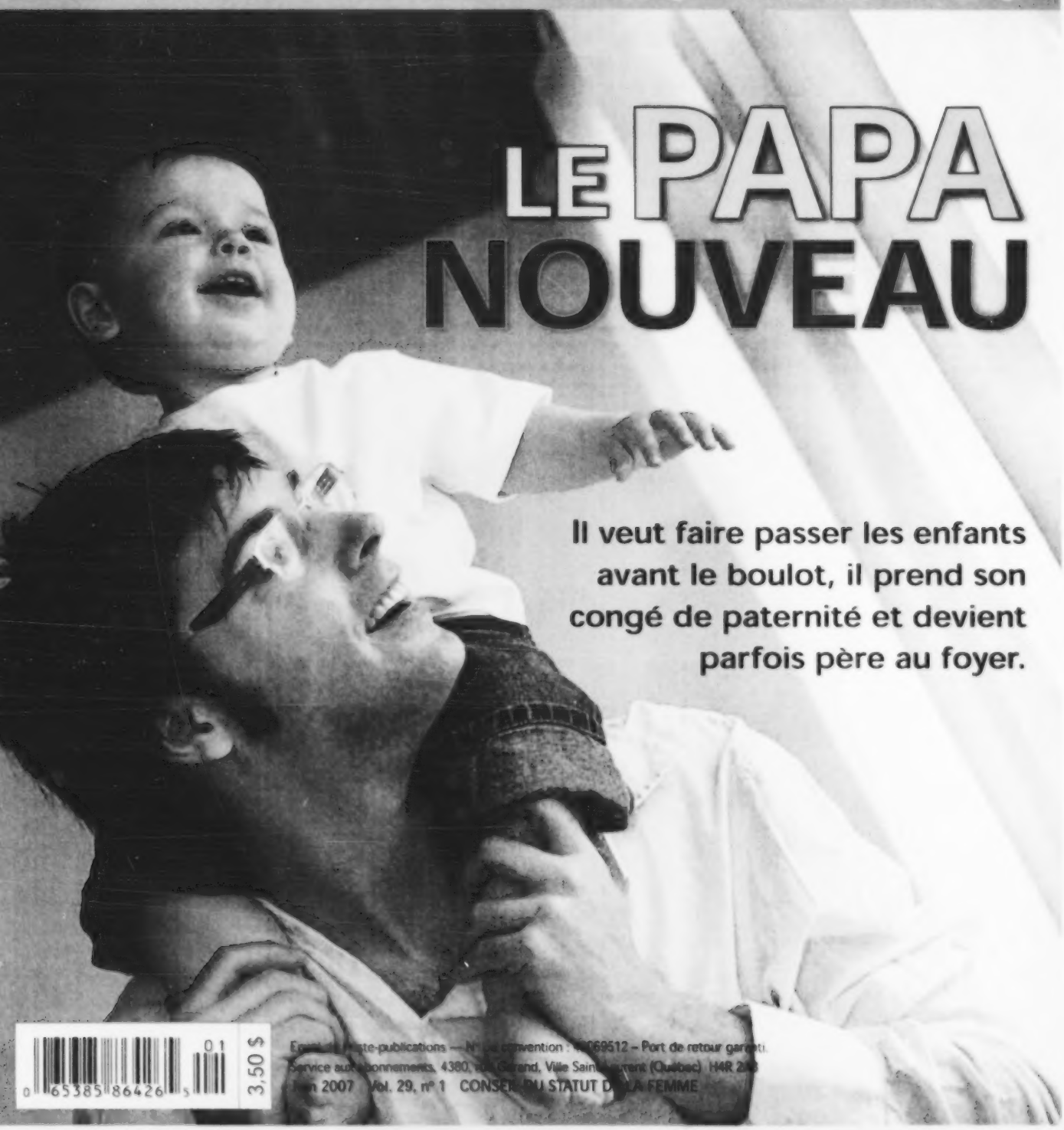
JUIN 2007

Gazette DES FEMMES

www.gazettedesfemmes.com
Tout sur la condition des femmes d'ici et d'ailleurs



LE PAPA NOUVEAU

Il veut faire passer les enfants avant le boulot, il prend son congé de paternité et devient parfois père au foyer.

0 65385 86426 5 01
3,50 $
Envoi de poste-publications — N° de convention : 40069512 – Port de retour garanti
Service aux abonnements, 4380, rue Girard, Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2K8
Juin 2007 Vol. 29, n° 1 CONSEIL DU STATUT DE LA FEMME

16 Le papa nouveau

Plus de la moitié des pères utilisent le congé de paternité de cinq semaines. Un autre pas vers l'égalité…

21 Père à temps plein

Un papa sur 20 préfère changer des couches que de faire du 9 à 5 dans un bureau. Entrevue avec la sociologue Andrea Doucet sur les pères au foyer.

26 Ne tirez pas sur la mère !

Pourquoi blâme-t-on toujours la mère pour les problèmes des enfants ? Et l'apport du père à l'éducation est-il différent ?

14 Un sari contre un short

Les Indiennes ont un nouveau dada : la boxe. Et elles ont un talent fou.

33 Les impératrices du tissu

D'agricultrices illettrées, les Nanas Benz sont devenues de riches femmes d'affaires au Togo.

38 Le féminisme selon Mao

Qu'ont gagné les Chinoises sous le régime communiste de Mao ?

Rubriques

3 ÉDITORIAL

4 BOÎTE AUX LETTRES

8 NOUVELLES

À mots égaux
Un guide afin que l'égalité à l'écrit soit atteinte.

Désordres alimentaires
Un trouble alimentaire plus répandu que la boulimie et l'anorexie : l'hyperphagie.

¿Señora Presidente?
Rigoberta Menchu, Prix Nobel de la paix, brigue la présidence du Guatemala.

40 BOUQUINS

Pourquoi les petits garçons ne sont pas des petites filles ?

42 ARTS

Louise Bludeau

Tirer sa **révérence**

La vie est ponctuée de cycles. Après 10 ans passés à la barre de la *Gazette des femmes*, je tire ma révérence pour me tourner vers un autre défi professionnel.

Privilège. C'est le mot qui me vient en tête pour qualifier mon passage à la tête de l'unique survivante de la presse féministe grand public au Québec. Le privilège d'avoir pu compter sur une équipe de fidèles collaboratrices, sans oublier celles de la relève : journalistes, photographes, illustratrices, conseillères publicitaires, graphistes et correctrices qui façonnent l'âme d'un magazine. Travailleuses autonomes pour la plupart, ces femmes méritent toute notre admiration pour la qualité de leur travail, alors qu'elles exercent leur métier dans des conditions rarement à la hauteur de leur talent.

Le **privilège** d'avoir pu m'appuyer sur des collègues fiables et intègres : Annie Savoie, rédactrice en chef adjointe, et Francyne Powers, responsable du marketing. Ensemble, nous avons formé un trio d'enfer, d'attaque pour faire face aux éternelles contraintes des délais de production.

Le **privilège** d'avoir pu vous livrer 54 numéros de la *Gazette des femmes*, autant de reflets de l'air du temps de la condition féminine ici et ailleurs dans le monde.

Le **privilège**, enfin, de pouvoir analyser tout en nuances des phénomènes qui secouent la planète femmes. Pensons à l'épineuse question de la décriminalisation de la prostitution, (« Prostitution : un crime ? », Danielle Stanton, mai-juin 2000); à l'idée d'abolir les menstruations de façon médicale (« La fin des menstruations : avancée médicale ou folie furieuse ? », Danielle Stanton et Sylvie Halpern, janv.-fév. 2002); aux tribunaux islamiques en droit familial en Ontario (« La charia au Canada : une menace pour les musulmanes ? », Danielle Stanton, nov.-déc. 2004); ou, plus récemment, à l'inquiétant phénomène des mariages multiples au Canada (« Polygamie : ici aussi ! », Karina Marceau et Bianca Joubert, nov.-déc. 2006). La *Gazette* s'est également faite porteuse de la mémoire des femmes, notamment par le biais d'un dossier cosigné par la mère et la fille (« Trou de mémoire, l'histoire des Québécoises d'hier à aujourd'hui », Nicole Beaulieu et Mélanie Saint-Hilaire, janv.-fév. 2000). Elle a aussi publié un reportage-choc dans lequel des Amérindiennes dénonçaient avec courage le fait que les ententes conclues avec les conseils de bande profitent le plus souvent aux hommes (« L'argent des Blancs… Éléphants blancs », Anne Panasuk, janv.-fév. 2003). Tous des dossiers qui ont été primés au fil des ans.

C'est en permettant l'expression des divers courants de pensée, parfois dérangeants ou contradictoires, que la *Gazette des femmes* accompagne la réflexion des lectrices. Cette liberté rédactionnelle est tout à l'honneur du Conseil du statut de la femme, qui abrite un tel joyau journalistique.

Vous étiez 6 000 abonnées lors du virage commercial de notre magazine en 1995. Vous êtes maintenant plus de 15 000. Chères lectrices, raison première de notre travail, je souhaite que vous soyez de plus en plus nombreuses à nous lire. Pour que la *Gazette des femmes* continue d'informer et de sensibiliser le public sur l'égalité entre les femmes et les hommes. ::

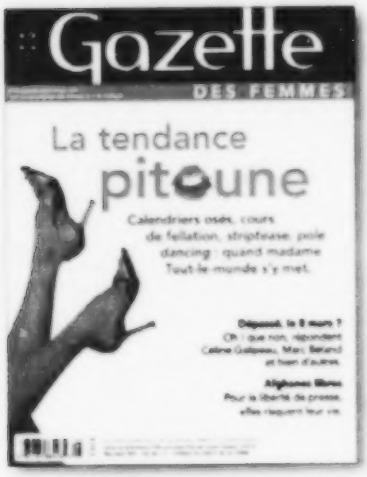
Claire Gagnon
Rédactrice en chef

Depuis 1979, cette publication est élaborée à l'initiative et sous la supervision du Conseil du statut de la femme.

LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC
en sont l'éditeur

- Rédactrice en chef : Claire Gagnon
- Rédactrice en chef adjointe : Annie Savoie
- Rédactrices-réviseures : Sophie Marcotte et Mélanie Saint-Hilaire
- Réalisation graphique : Jean-Laurence Jalbert
- Photographie de la couverture : Caroline Hayeur / Agence Stock
- Impression et pelliculage : Offset Beauce
- Marketing et publicité : Francyne Powers, tél. : 418 643-4326 ou 1 800 463-2851
- Ventes publicitaires : Catherine Brochu, tél. : 418 694-2363, téléc. : 418 688-4069
- Courriel : gazette@csf.gouv.qc.ca
- Site Internet : www.gazettedesfemmes.com
- Abonnements, changements d'adresse et retours postaux : *Gazette des femmes*
  Service aux abonnements
  4380, rue Garand, Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3
  Téléphone : 1 800 665-5372
  Télécopieur : 514 333-9795
- Courriel : gazettefemmes@postexperts.com
- Distribution
  Messageries de Presse Benjamin, 600, rue Jean-Milot, Ville LaSalle (Québec) H8R 1X7
  Téléphone : 514 364-1780
- Dépôt légal : 2e trimestre 2007
- ISSN : 0704-4550
- © Gouvernement du Québec
- Les articles publiés dans la Gazette des femmes sont indexés dans Repère et dans l'Index de la santé et des services sociaux.
- La Gazette des femmes se dégage de toute responsabilité par rapport au contenu des publicités publiées dans ses pages.
- Prix régulier : 25,64 $; 3 ans, 10 $; 1 an
- Poste-publications — N° de convention : 40069512

Conseil du statut de la femme
Québec



Du poteau à la **burka**

Merci pour votre article, aussi révélateur que désespérant, sur cette nouvelle mode du poteau de pompier – car comment appeler autrement cet organe de métal contre lequel des filles sentent le besoin de se trémousser pour se sentir « désirables », cependant que « les hommes [auraient] peu à voir dans leur démarche », et pour que s'exprime leur « déesse sexuelle intérieure (*sic !*) »… avec un cours de Pipe 101 en prime ?! Ça m'a tellement « pompée » que j'ai eu peine à me rendre à la fin de l'article.

S'il faut, pour se sentir bien dans son corps de femme, devoir s'enrouler autour d'un poteau qui ramène – quoique vous en disiez, les filles – les gars au niveau du Cro-Magnon de la plus belle espèce, pas étonnant que dans certains lieux du monde, la femme doive se couvrir des pieds à la tête pour protéger les hommes contre eux-mêmes !

Les filles, quand saurons-nous qu'allumer, ce n'est pas nécessairement trouver la lumière ?

Constance Gélinas-Roy
Roxton Pond

Pouvoir **illusoire**

Le pouvoir que confèrent supposément à la femme les danses érotiques et la pornographie est trompeur, puisqu'il dépend du regard d'un homme. N'est-ce pas plutôt à celui-ci que la pornographie donne le vrai pouvoir, celui de confirmer (ou d'infirmer) notre féminité, notre beauté, notre *sex-appeal* ?

Chaque fois que j'entends parler d'étudiantes qui amassent des fonds en produisant un calendrier de photos sensuelles ou érotiques, je n'en reviens pas. Cela m'afflige de voir des jeunes femmes instruites et intelligentes, qui pourraient exploiter leur potentiel par des écrits, des photos artistiques ou des œuvres d'art, se contenter de jouer l'éternelle carte de la séduction. Comme si leur personne se résumait à leur corps !

On s'étonnera ensuite que tant d'hommes ne respectent l'intelligence d'une femme qu'à condition qu'elle soit belle et sexy ! Ne devrions-nous pas chercher l'épanouissement en nous-même, plutôt que de chercher à plaire à tout prix ?

Stéphanie Leblanc
Montréal

Beauté **pression**

J'ai adoré cet article qui décrit parfaitement la quête obsessionnelle de la beauté chez les femmes. Je suis d'accord avec Ginette Plamondon : s'il s'agit d'épanouissement sexuel, pourquoi est-ce que seules les femmes s'y adonnent ? En tant qu'adolescente, je ressens quotidiennement cette pression (sois la plus sexy, la plus belle). Parce que oui, elle est omniprésente. On ouvre la télé : filles nues; on regarde un film : filles nues; on invente même un moyen de déshabiller les femmes pour vendre des sushis !

Par contre, je ne crois pas qu'il faut classer Madonna et Paris Hilton dans la même catégorie. En plus de posséder un esprit artistique, Madonna a toujours défendu les droits des femmes, leur égalité face aux hommes. Paris Hilton ne fait qu'exposer son physique pour cacher son manque flagrant de talent…

Clara Fournier (15 ans)
Gaspé

Le retour de la **femme-objet**

Merci de nous informer des plus récents courants du féminisme et de ce qui se passe du côté des femmes. On apprend ainsi que rien n'est jamais acquis et que le progrès n'emprunte pas de ligne droite. Encore une fois, la *Gazette des femmes* ne craint pas de mettre en évidence des questions qui dérangent.

Les femmes sont libres de mener leur vie comme elles l'entendent – n'ont-elles pas lutté pour cela ? –, mais il est tout de même triste que des femmes mûres et instruites affichent leur liberté d'agir comme des « femmes-objets ». On croyait que cette expression avait fait son temps, mais voilà que l'idée est aujourd'hui défendue au nom d'une émancipation insouciante. Ce n'est certainement pas le genre de résultats auxquels s'attendent les personnes engagées dans la lutte pour l'égalité des sexes.

Lucie Desrochers
Québec

Exploitées

Les femmes qui posent pour les revues pour hommes sont jeunes et se font exploiter sans penser aux conséquences. Qui regarde ? Qui achète ces revues ? Des hommes, mais pas nécessairement de bonne volonté. Dans ces magazines, on dénigre les femmes, on déballe, on fait « un cadeau aux *boys* » [ndlr : selon ce qu'a dit le rédacteur en chef de la revue *Summum* à propos des photos d'Izabelle Desjardins]. Ce genre de revue a un simple objectif : faire de l'argent en exploitant des jeunes femmes et… certains hommes.

Nicole Talbot
Victoriaville

Libre choix

Je tiens d'abord à vous féliciter pour votre revue, au contenu très dense et varié. Le débat concernant la « tendance pitoune » est très intéressant.

Aujourd'hui, les femmes veulent choisir le rôle qu'elles souhaitent jouer et non se le faire imposer. Je crois que dans le *striptease*, elles veulent revendiquer une partie d'elles-mêmes : leur être sexuel, et non leur part « objet ».

Entre la vierge et la pute, il y a un monde, que certaines (comme Geneviève St-Germain) ne veulent pas traverser. Le désir de plaire aux hommes, de les séduire avec notre corps fera toujours partie de nous, qu'on en soit conscientes ou non. Et l'égalité entre les sexes sera possible quand chaque femme se respectera et vivra selon ses propres valeurs.

Stéphanie Coutu
Saint-Hyacinthe

À voir

Votre article sur les Afghanes et la liberté d'expression (« Ici l'Afghanistan libre », mars) était très intéressant. Si vous voulez en savoir un peu plus, je vous suggère le documentaire de Dominic Morissette *Chroniques afghanes* (ONF, 2007), qui touche également à ce sujet.

Annie Blais
Montréal

Source de **fierté**

Au nom de toute l'équipe de L'Arrêt-Source et des participantes du livre *Écrire et sans pitié*, je tiens à vous remercier pour la parution de l'article « Parole donnée » (rubrique Bouquins, janv.-fév.). Votre intérêt a fait renaître le sentiment d'accomplissement et de fierté des jeunes femmes. À preuve, ce touchant témoignage de Jacinthe :

« Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie, à la lecture de ma revue favorite, de découvrir mes photos ! Avec en plus mon extrait préféré de mon poème à ma mère. Je l'aurais demandé que ce n'aurait pas été aussi parfait ! Je suis dans la *Gazette des femmes* ! »

Fabienne Dallaire,
intervenante à L'Arrêt-Source

La Gazette bat des records !

Pour l'année 2006, la *Gazette des femmes* a récolté cinq nominations, rien de moins ! Les Grands Prix de Magazines du Québec ont élu le dossier « Polygamie : ici aussi ! » (nov.-déc.) meilleur dossier thématique (tirage 50 000 et moins). Ils avaient également retenu « Le deuxième sexe de la religion » de Danielle Stanton (mai-juin) dans la catégorie Interview et, dans la catégorie Numéro de l'année, notre numéro spécial *Gazette des filles* (sept.-oct.).

Du côté unifolié, notre collaboratrice Danielle Stanton a mérité deux nominations aux Prix du magazine canadien. La première pour son portrait d'Homa Arjomand (« Notre femme de l'année », janv.-fév.) et la seconde pour son texte humoristique « Mon chum m'aide… oh yeah ? » (mars-avril). Cinq fois bravo !

Écrivez-nous ! **gazette@csf.gouv.qc.ca**

Pour vous publier, nous avons besoin de vos nom, adresse et numéro de téléphone. Vos coordonnées demeureront confidentielles. Les lettres peuvent être abrégées.

Gazette des femmes, 800, place D'Youville, 3e étage, Québec (Québec) G1R 6E2

Faculté de l'éducation permanente
La faculté d'évoluer

Faites connaissance...
avec nos programmes de certificats

COMMUNICATION | Communication appliquée | Communication promotionnelle | Français langue seconde pour non-francophones | Journalisme | Localisation | Publicité | Rédaction | Relations publiques | Traduction I et II

COURS DE LANGUES | Anglais | Français langue seconde

ÉTUDES INDIVIDUALISÉES

GESTION | Gestion appliquée à la police et à la sécurité | Gestion des services de santé et des services sociaux | Relations industrielles

INFORMATIQUE – modules

INTERVENTION | Coopération internationale - NOUVEAU | Criminologie | Droit | Intervention auprès des jeunes | Intervention en déficience intellectuelle | Petite enfance et famille | Toxicomanies | Violence, victimes et société

SANTÉ | Gérontologie | Santé communautaire | Santé et sécurité du travail | Santé mentale

CAMPUS | CAMPUS RÉGIONAUX | FORMATION À DISTANCE | FORMATION CONTINUE – pour les entreprises

AUTOMNE 2007
514 343.6090 1 800 363.8876
www fep umontreal ca

Université de Montréal

Mot de la présidente
du Conseil du statut de la femme

Bienvenue au directeur

La Direction des communications du Conseil du statut de la femme et la *Gazette des femmes* comptent maintenant sur un nouveau directeur, Benoit L'Allier. Il succède à Thérèse Mailloux, qui a occupé ce poste pendant 14 ans.

Féministe et père de deux jeunes enfants, M. L'Allier possède une solide expérience dans le monde des médias écrits et électroniques. Il aura comme défi de poursuivre la mission dévolue au Conseil : informer la population sur les questions qui touchent les conditions de vie des femmes et ouvrir de nouvelles voies pour éclairer les décideurs soucieux d'instaurer une authentique égalité entre les femmes et les hommes.

Les nouveaux pères

Les pères sont en vedette dans ce numéro. La *Gazette des femmes* a voulu savoir comment les papas vivent l'arrivée de leur enfant depuis la mise en place du nouveau Régime québécois d'assurance parentale, qui offre des prestations qui leur sont exclusivement destinées. Se prévalent-ils du congé auxquels ils ont maintenant droit ?

S'il faut se réjouir de la place qui est maintenant accordée aux pères, il faut aussi souligner que les avantages dont ils bénéficient sont le résultat du travail du mouvement des femmes, qui réclamait depuis longtemps des mesures pour une réelle conciliation travail-famille. Comme dans plusieurs autres domaines, les gains des femmes profitent à l'ensemble de la société.

Parité au gouvernement

Le premier ministre du Québec a osé former un gouvernement comprenant autant de femmes que d'hommes, une première en Amérique du Nord. Malgré ce geste remarquable, la présence des femmes a diminué à l'Assemblée nationale, un premier recul depuis l'obtention du droit de vote en 1940.

Le Conseil du statut de la femme profite du début de la session parlementaire pour vous présenter les députées de la 38e législature sous la forme d'un cahier spécial. Ce document unique contient un court portrait de chacune des femmes qui siègent à l'Assemblée nationale. Il est important de démystifier le rôle de l'élue et de réitérer l'importance d'atteindre la parité de représentation. Les femmes constituent 50 % de la population et cette proportion devrait se retrouver au sein des instances décisionnelles.

Le début de la session parlementaire est aussi l'occasion de remercier les femmes qui ont quitté l'Assemblée nationale, dont Carole Théberge et Jocelyne Caron, qui ont su porter l'égalité entre les femmes et les hommes au gouvernement et au Parlement. Elles méritent toute notre considération et je salue leur travail et leurs réalisations.

J'aimerais également souligner le retour de Pauline Marois : son engagement témoigne de sa passion pour la vie politique et je souhaite que sa détermination et son courage soient un exemple pour toutes les femmes qui hésitent à faire le saut.

Décès de Bertha Wilson

Le 28 avril dernier est décédée Bertha Wilson, une grande juriste canadienne. Diplômée de la Faculté de droit de l'Université Dalhousie, elle a été admise au Barreau de la Nouvelle-Écosse en 1958, puis au Barreau de l'Ontario l'année suivante. Elle a pratiqué le droit à Toronto pendant 16 ans au sein du cabinet Osler, Hoskin & Harcourt.

En 1975, Mme Wilson fut la première femme à siéger à la Cour d'appel de l'Ontario. Elle fut également la première femme nommée à la Cour suprême en 1982, l'année où la Charte canadienne des droits et libertés est entrée en vigueur. Elle y siégea huit ans avant de se retirer en 1991.

Mme Wilson fut une pionnière de l'application de la Charte. Elle a brisé bien des obstacles pour les groupes en quête d'égalité, en particulier les femmes.

La présidente,

Christiane Pelchat

Mme Christiane Pelchat

Conseil du statut de la femme
Québec

par Valérie Borde, Marie-Eve Cousineau, Sophie Marcotte, Isabelle Masingue et Mélanie Saint-Hilaire

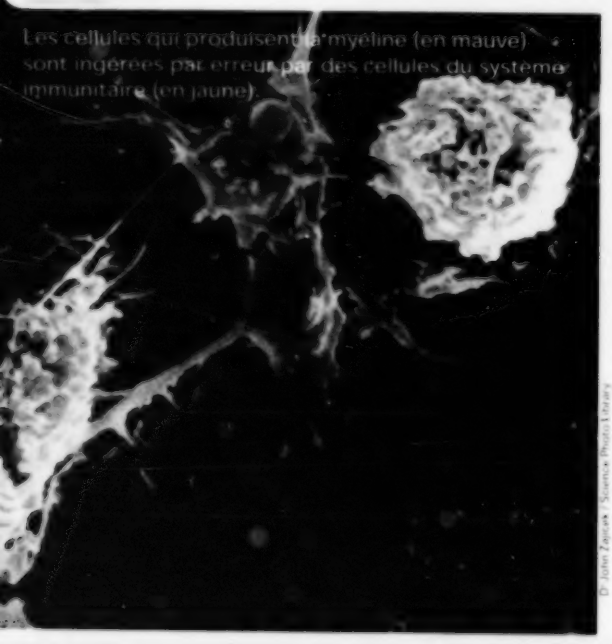
Mal en progression

La sclérose en plaques (SP) touche désormais trois fois plus de femmes que d'hommes au Canada, selon une étude menée par un chercheur britannique et publiée en novembre 2006 dans *The Lancet Neurology*. « Jusqu'à récemment, on croyait que la SP affectait deux femmes pour un homme », précise le neurologue Pierre Duquette, directeur de la clinique de sclérose en plaques du CHUM et collaborateur à cette étude.

Comment expliquer une telle hausse ? Tâche difficile, puisqu'on peine déjà à comprendre pourquoi le système immunitaire des gens atteints se dérègle et attaque la myéline, la gaine qui protège les cellules nerveuses, qui se détériore alors par plaques. Bagage génétique, hormones, environnement ? L'étude affirme aussi que le changement de mode de vie des femmes ne serait pas étranger à cette augmentation. Elles font moins d'enfants, les ont plus tard, fument plus, prennent des contraceptifs, s'alimentent différemment, travaillent à l'extérieur – s'exposant à d'autres agents infectieux.

« Les virus contractés à une certaine période de la vie, comme la mononucléose attrapée entre 12 et 25 ans, pourraient jouer un rôle dans le déclenchement de la maladie », dit le Dr Duquette. La carence en vitamine D est aussi montrée du doigt : la SP frappe surtout dans les pays nordiques ou situés près des pôles, moins ensoleillés en hiver.

Lueur d'espoir : des chercheurs canadiens viennent de démontrer que la prolactine, une hormone secrétée pendant la grossesse, augmente la production de la fameuse myéline chez la souris. Sous forme de médicament, la prolactine pourrait donc « réparer » la gaine des cellules nerveuses des malades. À suivre… **M.-E.C.**



Les cellules qui produisent la myéline (en mauve) sont ingérées par erreur par des cellules du système immunitaire (en jaune).

Dr John Zajicek / Science Photo Library

À mots égaux

La féminisation des termes est maintenant chose faite : les *écrivaine*, *hockeyeuse* et autres *ingénieure* sont passés dans l'usage depuis plusieurs années. Prochaine mission : la féminisation harmonieuse des textes. Comment éviter les formules lourdes – pensons au *Québécois et Québécoises* qui échappe trop souvent à certains politiciens –, comment se débarrasser du *e* féminin coincé entre parenthèses ou relégué derrière une barre oblique, un trait d'union ? L'Office québécois de la langue française propose maintes astuces aux rédacteurs de tout acabit avec *Avoir bon genre à l'écrit*, un guide de rédaction épicène lancé en mars dernier. Un texte épicène met en évidence la présence des femmes et des hommes de façon équitable. « C'est une nouvelle façon d'écrire que nous proposons, affirme Pierrette Vachon-L'Heureux, coauteure du guide avec Louise Guénette. Malgré les progrès, la norme réfère encore trop au masculin générique. »

On reproche souvent aux adeptes de la féminisation d'alourdir les textes et de les rendre illisibles. Contourner ce problème est possible, selon la spécialiste. « Habituons-nous à utiliser des noms neutres, explique-t-elle. Par exemple en écrivant *corps enseignant* pour éviter de recourir au doublet *les enseignantes et enseignants*. » Le guide donne des outils pratiques pour encourager la rédaction épicène dans divers types de textes. Rien n'y échappe : lettres, conventions collectives, cartes professionnelles, offres d'emploi…

Pierrette Vachon-L'Heureux n'est pas de celles qui s'insurgent contre la piètre qualité du français dans les médias ou ailleurs. « Plus de gens écrivent et la langue s'enrichit, dit cette progressiste. Certains résistent à la féminisation, qui reflète aussi les changements de société. Mais au Québec, la demande vient du public, nous ne faisons que la suivre. » **I.M.**

La femme qui **boit**

Lorsqu'une patiente déprimée vient s'asseoir dans leur bureau, les médecins devraient aborder la question de l'abus d'alcool, si l'on en croit les résultats d'une étude canadienne publiée en janvier dans le journal *Alcoholism: Clinical & Experimental Research*. Le constat : les femmes sont plus susceptibles que les hommes de noyer une grave dépression dans l'alcool.

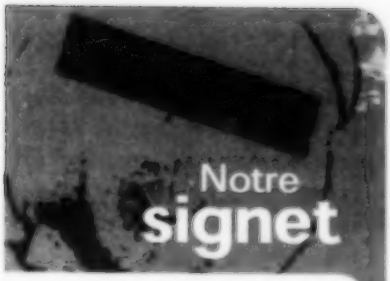
Chez les deux sexes, boire souvent mais en petite quantité ne serait pas associé à des sentiments dépressifs. En revanche, boire de grandes quantités à l'occasion semble lié à la dépression. Et si on se limite aux personnes qui affichent au moins un symptôme de dépression sévère, le lien est alors évident et beaucoup plus fort chez les femmes. L'étude menée par la chercheuse Kathryn Graham ne dit pas qui, de la dépression ou de l'abus d'alcool, vient en premier, et insiste sur la nécessité de poursuivre les recherches afin d'expliquer la sensibilité particulière des femmes.

Dans une autre étude, publiée en mars dans le *Journal de l'Association médicale canadienne*, la chercheuse a par ailleurs montré que les hommes déprimés traités aux antidépresseurs consomment moins d'alcool que ceux qui ne prennent pas ces médicaments. Les femmes, elles, ne semblent pas pouvoir compter sur cette solution pour s'affranchir de l'alcool : avec ou sans pilules, quand elles dépriment, elles ont tendance à boire plus. **V.B.**

Serkalem libérée

Après avoir vécu 16 mois dans une cellule infestée de rats et de puces, la journaliste éthiopienne Serkalem Fassil a été libérée le 9 avril. Celle que la *Gazette des femmes* avait adoptée à l'instigation de Reporters sans frontières (« Une marraine pour Serkalem », nov.-déc. 2006) risquait la peine de mort pour avoir publié des articles critiquant le régime. La Haute Cour fédérale l'a acquittée de « tentative de renversement de l'ordre constitutionnel ». La jeune femme a donc retrouvé son mari, le journaliste Eskinder Nega, et son fils de 1 an, confié à mamie après six mois d'allaitement en prison. Mais les hebdomadaires qu'elle édite, *Asqual* et *Menilik*, n'ont pas récupéré leurs rédacteurs en chef, Wonakseged Zeleke et Zelalem Guebre, toujours détenus… L'Éthiopie reste l'un des pires prédateurs de la liberté de presse : en 2006, le pays se classait 160e sur 168.

Pour aider Reporters sans frontières, procurez-vous *100 photos du Festival de Cannes pour la liberté de la presse* (13 $). Tous les profits générés par cet album serviront à assister les journalistes en détresse, à enquêter sur les assassinats et à payer les avocats lors de procès liés aux médias. Le lien avec les stars du tapis rouge ? « Avant, on publiait des photos de guerre, mais ça ne se vendait pas, répond Emily Jacquard, directrice de Reporters sans frontières Canada. Comme c'est notre principale source de revenus… » **M.S.-H.**



www.mereindigne.com

« C'est un fait, toutes les bobettes de fille, du *string* au *boxer*, se coincent. Toutes, sauf une qui résiste encore à nous envahir : la culotte de grossesse. Alors, bon, mes culottes de grossesse, je les porte encore. Je les porte souvent. » Ce genre de savoureux propos nous manquera, il n'y a pas à dire. Sans parler de sa plume vive, de son humour aiguisé, de son ton rafraîchissant. Mère indigne a séduit les amateurs de blogues en révélant ses faiblesses maternelles – et en s'en moquant, surtout. Mieux : elle a savamment déconstruit le mythe de la mère parfaite, libérant ses lectrices des petites culpabilités qui les rongent lorsqu'elles n'agissent pas conformément aux « guides des bons parents ». Dernièrement, elle a décidé d'accrocher ses patins, le temps de terminer sa thèse. Qu'à cela ne tienne, on survivra à ce petit deuil électronique en fouillant dans les archives qui s'étendent de mars 2006 à avril dernier, juste pour le plaisir de lire (ou de relire) que les querelles de son aînée l'ennuient profondément, qu'elle préférerait finir son polar plutôt que de jouer aux devinettes et qu'elle contrebalance parfois ses monotones journées de changements de couches à coup de *gin tonic*. Et en cas de besoin de palliatif plus puissant, on pourra aussi se plonger dans le carnet virtuel de cette mi-trentenaire banlieusarde, récemment publié aux éditions du Septentrion sous sa véritable identité : Caroline Allard. Parce que vaut toujours mieux rire que pleurer. **S.M.**

« Entre guillemets »

Une toast avec ça ?

« Nous sommes mieux protégés et informés quand on va acheter un grille-pain que lorsqu'on a recours à une chirurgie esthétique. »

Lydia Assayag, directrice du Réseau québécois d'action pour la santé des femmes, dénonçant le milieu de la chirurgie esthétique.

Ça frise l'injustice

« Nous ne sommes pas des madames en bigoudis qui obligent les enfants à regarder une émission de Walt Disney. »

Louise Cadrin, responsable d'un service de garde en milieu familial qui souhaiterait avoir les mêmes avantages que les éducatrices en CPE.

Ma foi !

« L'Église anglicane du Canada ne s'est pas désintégrée depuis qu'il y a des femmes ordonnées ! »

Mia Anderson, prêtre de l'Église anglicane et curé de la paroisse Saint-Michael à Québec.

Un petit effort

« N'auraient-ils pas pu trouver deux femmes en trois ans ? »

Yves Michaud, président du Mouvement d'éducation et de défense des actionnaires, qui a proposé – en vain – que le C.A. de la Banque Nationale compte 30 % de femmes d'ici les trois prochaines années.

Cibles de choix

« C'est difficile de voir la prostitution comme un choix alors que l'âge moyen des femmes qui entrent dans ce milieu est de 14 ans. »

Daisy Kler, porte-parole du Vancouver Rape Relief and Women's Shelter

Au nom de l'honneur

« Il vaut mieux la tuer, parce qu'on devra le faire de toute façon pour laver l'honneur de la famille. »

Le père d'une Irakienne kidnappée en réponse à la demande de rançon des ravisseurs (paroles rapportées par Houzan Mahmoud, porte-parole de l'Organisation pour la libération des femmes en Irak).

5,4

Voilà le mince pourcentage de femmes qui ont réussi à se hisser parmi les plus hauts salariés de leur entreprise. C'est ce que révèle une enquête de la société new-yorkaise Catalyst sur la place des femmes cadres au sein des 500 plus grandes entreprises du Canada (selon le palmarès FP500 du *Financial Post*). Chétif encouragement : le taux a augmenté depuis 2002, alors qu'il atteignait un maigre 3,9 %. Parmi les entreprises canadiennes répertoriées, 65,6 % avaient au moins une femme parmi leurs hauts dirigeants (vice-présidente aux ressources humaines, directrice des opérations, vice-présidente exécutive, trésorière...). Les États-Unis font beaucoup mieux avec 87,2 %. Le grand nombre d'entreprises canadiennes liées aux ressources naturelles pourrait expliquer cet écart, puisque les femmes y sont habituellement sous-représentées. **S.M.**

Industries ayant le plus fort pourcentage de hautes dirigeantes

Services d'assurances	33,3 %
Distribution alimentaire	31,0 %
Assurances vie et santé	24,8 %
Sociétés de crédit mutuel	24,4 %
Vente au détail	24,2 %

Industries ayant le plus faible pourcentage de hautes dirigeantes

Construction et ingénierie	8,1 %
Entreprises de services – pétrole et gaz	8,0 %
Services environnementaux	6,3 %
Métaux	6,1 %
Automobiles et pièces	5,8 %

Portrait-robot

¿Señora Presidente?

À Ciudad de Guatemala, deux gardes du corps surveillent la maison de Rigoberta Menchú. La lauréate du Nobel de la paix 1992, qui répète que son pays doit en finir avec la mafia et la corruption, reçoit régulièrement des menaces de mort. Le danger s'est accru depuis qu'elle brigue la présidence. Cette Maya de 48 ans deviendra-t-elle la première femme à diriger le Guatemala ? La réponse le 9 septembre.

Naissance : Le 9 janvier 1959 à Chimel, village maya du Guatemala.

Tragédie : A perdu les siens dans la guerre civile, qui tua 200 000 personnes de 1960 à 1996. Son père, Vicente, a été brûlé vif avec un groupe d'autochtones; sa mère, Juana, violée à mort par l'armée. Ses frères ont été abattus.

Célébrité : Acquise grâce au best-seller de 1983 *Moi, Rigoberta Menchú*. Ce vibrant témoignage du martyre des Mayas a contribué à pacifier le Guatemala.

Légende : A décoré son récit de semi-vérités. Son père, soi-disant pauvre, possédait une terre de 27,5 km^2. Et elle-même, soi-disant autodidacte, a étudié chez les sœurs catholiques jusqu'en 8^e année.

Œuvre : A lutté pour les droits humains et la reconnaissance des peuples indigènes, notamment aux Nations Unies. A reçu le Nobel au nom de tous les Amérindiens, 500 ans après la découverte du continent.

Injure : « Va vendre des tomates à l'arrêt de bus ! » Des hommes politiques qui l'avaient insultée en public ont été condamnés pour discrimination raciale, en 2005.

Affaires : A implanté au Guatemala une chaîne de 100 pharmacies, Farmacias Similares, qui vend des médicaments génériques.

Parti : Va fondre son mouvement amérindien Winaq avec le parti de gauche Encuentro por Guatemala, fondé par la féministe Nineth Montenegro, qui a soutenu mères, épouses et filles de gens disparus pendant la guerre. Un « pacte des dames »...

Capital de sympathie : Élevé. Reste à le traduire en votes. Les Mayas (42 % du pays) ne l'appuient pas tous; les bourgeois blancs la craignent.

Arme secrète : Un bain de fleurs antistress ! Cultive les plantes médicinales dont sa mère lui a montré l'usage.

Féminicide : Devra endiguer une vague meurtrière comme à Ciudad Juárez, au Mexique. De 2001 à 2004, 1 188 Guatémaltèques ont été tuées, souvent après un viol, selon la Commission interaméricaine des droits humains.

Goût de l'action : « Je ne désire pas me mettre en vitrine pour regarder les changements se produire. Je veux être une protagoniste. » **M.S.-H.**

UNIVERSITÉ LAVAL

Bienvenue à l'Université féministe d'été!

SANTÉ DES FEMMES ET QUALITÉ DE VIE

3-9 juin 2007 - Université Laval, Québec

Colloque interdisciplinaire ouvert à toute personne intéressée

Pour le programme, les tarifs, le logement sur le campus, etc.
www.fss.ulaval.ca/universitefeministedete

418 656-2131, poste 8930 - universite-feministe-ete@fss.ulaval.ca

Vous recherchez une spécialisation en études féministes?

Le **DESS EN ÉTUDES FÉMINISTES** est pour vous!

Diplôme interdisciplinaire de 2^e cycle offert par la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval

Rigueur, polyvalence, souplesse... Peut inclure le colloque de l'Université féministe d'été

Pour une description détaillée du programme :
www.ulaval.ca/sg/PR/C2/530A.html

418 656-2131, poste 8930 - huguette.dagenais@ant.ulaval.ca

Poules pondeuses

En comparant les femmes à des « machines à pondre », lors d'une réunion où il abordait le problème de la dénatalité, le ministre japonais de la Santé et du Travail, Hakuo Yanagisawa, a déclenché un véritable tollé au pays. Après les élus qui l'ont fortement critiqué, l'opposition réclame désormais sa démission. On dit que le ministre marche maintenant sur des œufs…

En avant, les femmes !

Les Israéliennes en ont assez « d'avancer en arrière » dans les autobus de Jérusalem. Sur une trentaine de parcours de la ville, une pratique instaurée à la demande des juifs ultra-orthodoxes oblige les dames à prendre place à l'arrière pour laisser les messieurs s'asseoir à l'avant. À la suite d'un récent incident où une touriste canadienne s'est fait molester parce qu'elle était assise en avant, cinq femmes, dont l'écrivaine d'origine américaine Naomi Ragen, ont décidé d'en finir avec cette coutume vieille de presque 10 ans. Elles veulent intenter un recours pour discrimination en Cour suprême israélienne.

Les pacificatrices

Pour la première fois de son histoire, l'ONU vient de déployer un contingent de casques bleus… 100 % féminin ! Formée d'une centaine de policières indiennes, cette unité chargée du maintien de la paix servira au Liberia, un pays d'Afrique de l'Ouest qui se remet difficilement de la guerre civile. Les autorités ont bon espoir que ces agentes de la paix auront une approche différente et moins menaçante auprès des enfants et des femmes, souvent victimes de violences sexuelles.

L'avortement n° 1

L'avortement est l'intervention chirurgicale la plus pratiquée aux États-Unis. Selon l'Institut Guttmacher de New York, un organisme indépendant qui s'occupe de planification familiale, 43 % des Américaines se feront avorter au moins une fois avant l'âge de 45 ans.

Ménopausées à 30 ans

L'horloge biologique des Indiennes a de l'avance. Près d'une femme sur cinq est ménopausée avant l'âge de 41 ans, alors que la moyenne est de 51 ans, révèle une étude menée en Inde par l'Institut pour le changement social et économique. De ce lot, 3,1 % – soit 17 millions de femmes – le sont entre 30 et 34 ans ! La malnutrition pourrait expliquer ces ménopauses prématurées.

Renverser la vapeur

La Chine préfère les garçons… mais défend désormais ses filles. Inquiet du déséquilibre démographique – le ratio des naissances est désormais de 118 garçons pour 100 filles et on prévoit que 30 millions d'hommes seront célibataires en 2020 ! –, le gouvernement vient d'annoncer de nouvelles mesures pour protéger les fillettes. Les échographies déterminant le sexe de l'enfant à naître et les avortements de fœtus féminins seront contrôlés plus sévèrement. Des allocations spéciales seront aussi versées aux parents qui ont des bébés filles.

Joute équitable

Sur le terrain de tennis de Wimbledon, les femmes crient enfin victoire ! Après avoir résisté pendant plusieurs années, les organisateurs du célèbre tournoi ont finalement accepté de doter les joueuses des mêmes bourses que les hommes. En 2006, le champion Roger Federer avait gagné 1 170 000 $ tandis qu'Amélie Mauresmo avait reçu 1 117 000 $, soit 53 000 $ de moins.

Une première à Harvard

L'Université Harvard vient de se donner une présidente. Drew Gilpin Faust devient ainsi la première femme à diriger cette institution depuis sa fondation, il y a 371 ans.

Sources : *Courrier international*, *The Times*, Women's eNews, *Ha'Aretz*, *Financial Times*, BBC News, Associated Press, *The Washington Post*

Encore loin
de la parité

Selon les données compilées par le Conseil du statut de la femme, la présence des femmes dans les lieux décisionnels et consultatifs régionaux demeure fortement marquée par la tradition. En 2006, elles faisaient majoritairement partie des organisations où elles se sont toujours impliquées : santé, éducation, culture.

Fait déplorable : leur faible représentation dans les mairies et les conseils municipaux. La politique municipale s'avère la porte d'entrée de la gestion régionale, les conférences régionales des élus (CRÉ) étant composées de deux tiers d'élus.

Ce n'est pas demain la veille que les femmes obtiendront la parité dans la gouvernance nationale et régionale !

Conseil du statut de la femme
Québec

Combien sont-elles ?

	Année 2006		
	Nombre femmes	Total	Femmes %
Assemblée nationale (après les élections de 2007)	32	125	30,9
Municipal			
Maires - mairesses	152	1133	13,4
Conseillers - conseillères	1902	7169	26,5
Maires - mairesses d'arrondissements	7	19	36,8
Conseillers - conseillères d'arrondissements	16	40	40,0
MRC (Préfets)	10	90	11,1
Conférences régionales des élus (CRÉ)			
- Conseil d'administration	192	654	29,4
- Conseil exécutif	39	130	30,0
Centres locaux de développement (CLD)			
- Conseil d'administration	464	1688	27,5
Conseils régionaux des partenaires du marché du travail (CRPMT)	140	362	38,7
Agences de la santé et des services sociaux			
- Conseil d'administration	126	286	44,1
- Forum de la population	85	158	53,8
Centres de santé et de services sociaux	797	1842	43,3
Commissions scolaires			
- Assemblée des commissaires	711	1451	49,0
- Présidence	30	72	41,7
Cégeps	325	892	36,4
Universités	75	273	27,5
Fonction publique - cadres	1240	3649	34,0
Conférences administratives régionales (CAR)	189	574	32,9
Associations touristiques régionales (ATR)			
- Conseil d'administration	89	304	29,3
Conseils régionaux de la culture (CRC)			
- Conseil d'administration	103	197	52,3
Unités régionales des loisirs et sports (URLS)			
- Conseil d'administration	84	280	30,0
Tables ou Forums des aîné(e)s			
- Conseil d'administration	116	224	51,8
Forums Jeunesse			
- Conseil d'administration	142	255	55,7
Conseils régionaux de l'environnement (CRE)			
- Conseil d'administration	71	212	33,5
Fédérations des caisses populaires			
- Conseil des représentants	46	225	20,4
Syndicats			
- UPA - Conseil d'administration	46	372	12,4
- FTQ - Conseil d'administration	33	163	20,2
- CSN - Conseil d'administration	34	72	47,2

Vous avez un revenu supérieur à celui de votre conjoint ?

Dans le cadre d'un **projet de recherche** sur la gestion de l'argent dans les familles, nous recherchons des femmes qui accepteraient de nous accorder une entrevue confidentielle.

Pour nous joindre :
Julie Saint-Pierre, 514 499-8285, *julie.saint-pierre@ucs.inrs.ca*
Hélène Belleau, Ph.D., chercheuse principale, 514 499-4053, *helene.belleau@ucs.inrs.ca*

Université du Québec
Institut national de la recherche scientifique
Urbanisation, Culture et Société

La boxeuse indienne MC Mary Kom (en rouge) au championnat mondial de Delhi

India Today

Un sari contre

Des Indiennes mettent K.-O. l'image traditionnelle de la femme. Non seulement elles boxent, mais elles sont maintenant des championnes mondiales.

| par Andrée-Marie Dussault

Elle est Indienne, elle a une gauche d'enfer et elle a accompli ce qu'aucun boxeur mâle de son pays n'a réussi jusqu'à présent : Lekha KC a décroché l'or dans la catégorie des 75 kilos lors du quatrième Championnat mondial de boxe féminine qui se tenait à Delhi fin novembre.

Malgré son milliard et quelque d'habitants, le pays du cricket s'est rarement fait remarquer pour ses performances sportives à l'échelle internationale. Au terme de l'événement qui réunissait le gratin mondial de la boxe féminine, les Indiens exultaient. Dans un Talkatora Indoor Stadium en délire, non seulement l'équipe du pays hôte a gagné le championnat grâce au nombre de médailles remportées, mais Lekha KC et trois de ses coéquipières ont raflé l'or dans 4 des 13 catégories, surpassant des nations aussi fortes que la Russie, la Corée et la Chine.

Interrogée dans sa chambre d'hôtel à Delhi sur les obstacles surmontés pour poursuivre sa passion, la pugiliste de 25 ans, originaire de l'État du Kerala, répond d'emblée qu'ils ont été inexistants. Ses proches l'ont toujours soutenue, même si elle admet que les pressions exercées par ses parents pour qu'elle se marie – et mette un terme à sa carrière – se font de plus en plus sentir… Issue d'une famille de classe moyenne, la Kéralaise confie que sa seule préoccupation à moyen terme est la boxe, la boxe et encore la boxe. « Pour dissuader les filles de boxer, les gens leur disent souvent que c'est un sport à risque. Je ne pense pas qu'il soit plus dangereux que les autres; ma plus grosse blessure, je me la suis faite au judo, confie-t-elle. On est bien protégées et il y a toujours des docteurs à deux pas du ring. »

En revanche, elle déplore que, même si les hommes ne performent pas – ils n'ont jamais remporté une médaille

à l'échelle internationale –, ils reçoivent plus de soutien financier. D Chandralal, le *coach* de Lekha KC et ancien entraîneur de l'équipe nationale junior masculine, confirme l'inégalité de traitement. Quand on lui demande de comparer ses boxeuses aux garçons, il n'hésite pas une seconde à dire qu'elles sont plus performantes. « L'entraînement pour les deux sexes est le même. Or, les filles sont plus assidues : beau temps, mauvais temps, elles y vont. Les garçons sont plus paresseux », lance-t-il.

Si, en Inde, on attend souvent des femmes qu'elles jouent un rôle plus traditionnel, loin du ring, l'entraîneur jure dur comme fer que la boxe féminine gagne du terrain. « Le succès de nos boxeuses ces dernières années attire d'autres femmes vers le sport », soutient-il. Une opinion que partage RS Tanwar, secrétaire général de la Delhi Amateur Boxing Association et entraîneur de l'équipe junior féminine nationale. « Dans mon gym, les Indiennes sont toujours plus nombreuses à boxer », affirme-t-il. Selon lui, dans la capitale, elles sont désormais une bonne centaine à revêtir le short en soie et les gants de cuir – contre quelque 600 boxeurs. Il y a cinq ans, elles étaient une vingtaine. « Et chez les juniors, il y a autant de filles que de garçons », souligne-t-il.

> « Comme la boxe féminine n'est pas encore une discipline olympique, les investisseurs privés la snobent. » **RS Tanwar**

Dans son bureau décrépit du Jawaharlal Nehru Stadium à Delhi, au milieu des trophées et des photos encadrées – tant de boxeurs que de saints hindous –, Raj Kumar, secrétaire adjoint de la Indian Amateur Boxing Federation, explique que l'intérêt féminin pour la boxe a aussi augmenté grâce au gouvernement. « L'État encourage les jeunes – surtout ceux issus de milieux pauvres – à exceller dans le sport en leur donnant des bourses. Il offre des emplois dans le secteur public à ceux et celles qui remportent des compétitions. Pour augmenter leurs chances de succès, les filles se dirigent vers des sports traditionnellement masculins, où la compétition est moindre. »

Et pour les meilleures d'entre elles, la boxe peut s'avérer une option véritablement lucrative : chaque médaillée d'or indienne du quatrième Championnat mondial a quitté le tournoi avec un million de roupies dans ses poches, soit plus de 26 000 dollars canadiens. Autant dire une petite fortune au pays de Gandhi.

Cependant, les commanditaires privés tardent à se manifester. « Comme la boxe féminine n'est pas encore une discipline olympique, les investisseurs privés la snobent », explique RS Tanwar. Mais un intense lobbying s'exerce pour que le sport fasse partie des Jeux du Commonwealth en 2010 à Delhi. « Notre victoire de novembre est un puissant argument en notre faveur », fait-il valoir. Et il n'est pas exclu que la discipline figure parmi celles des Jeux olympiques de 2012, à Londres. De son côté, profitant du *momentum*, la chaîne télévisée indienne NDTV prévoit diffuser dès cette année des matchs de boxe féminine, promettant de montrer une autre version de la féminité indienne. ::

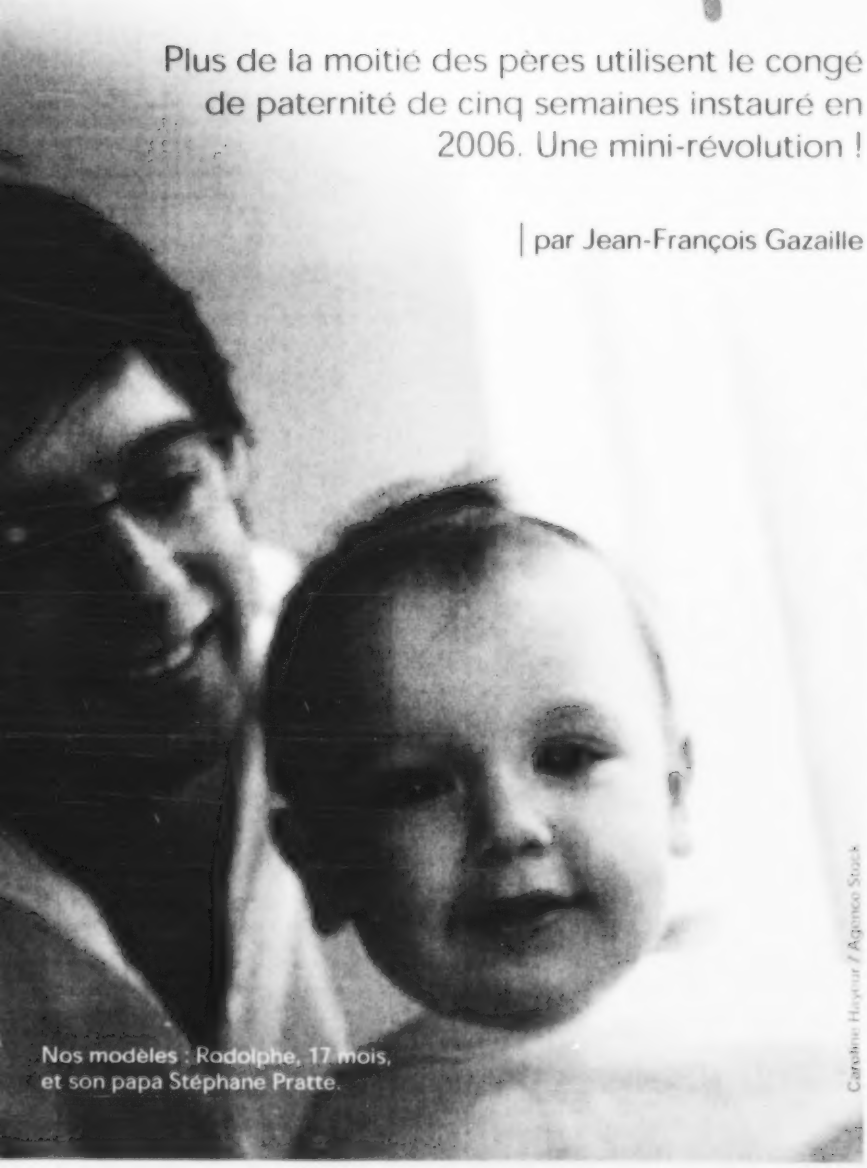
un short

Lekha KC, escortée par son entraîneur, marche vers le ring pour un combat du Championnat mondial de boxe féminine à Delhi.

Le papa

Plus de la moitié des pères utilisent le congé de paternité de cinq semaines instauré en 2006. Une mini-révolution !

| par Jean-François Gazaille



Nos modèles : Rodolphe, 17 mois, et son papa Stéphane Pratte.

Caroline Hayeur / Agence Stock

Blottie dans les bras de son papa, la petite Charlotte lance des sourires à la ronde. Éric Latraverse la regarde tendrement. « Tout le monde m'a trouvé bien chanceux de pouvoir prendre un congé de paternité, dit-il. Ma mère était enchantée. Mes anciens collègues *baby-boomers* étaient même jaloux… »

L'entrée en vigueur du nouveau Régime québécois d'assurance parentale, il y a 18 mois, a provoqué une petite révolution. Certes, il y a eu ces 82 500 bébés en 2006 qui ont porté le Québec en tête du championnat de la natalité au Canada. « Et la tendance se confirme pour 2007 », dit Denis Latulippe, président du Conseil de gestion de l'assurance parentale. Mais s'il y a un phénomène à scruter attentivement, c'est bien celui de l'utilisation du congé de paternité et ce qu'il signifie pour les papas québécois du 21e siècle.

En 2006, un peu plus de la moitié des nouveaux pères, soit 35 851 hommes, se sont prévalus de ce congé de cinq semaines – non transférable à la mère –, moins généreux que celui de leurs homologues islandais (trois mois !), mais tout de même plus long que celui de leurs cousins français (deux semaines). « Et une fois sur trois, ils profitent d'une partie du congé parental », précise M. Latulippe.

NOUVEAU

Impossible pour l'instant de tracer le profil des utilisateurs masculins de ce programme encore jeune. Mais maintes études indiquent que les pères veulent bien en faire plus… à condition qu'on le leur permette ! « La popularité du programme québécois en témoigne », dit la sociologue Andrea Doucet. Professeure et chercheuse à l'Université Carleton, à Ottawa, elle vient d'amorcer une enquête comparative sur les avantages que les pères tirent des régimes d'assurance parentale offerts au Québec et en Ontario. « Mes recherches précédentes tendent à démontrer que lorsqu'ils travaillent dans un environnement flexible, qui ne leur tiendra pas rigueur de prendre un congé de paternité, les pères s'investissent dans l'éducation de leur nouveau-né », soutient l'auteure de *Do Men Mother?* (University of Toronto Press, 2006), un ouvrage qui fait le point sur les pères à la maison (voir entrevue page 21).

Jean-François Picard se réjouit encore de la chance qu'il a eue d'accompagner jour après jour sa petite Lili au cours des trois premières semaines de son existence. « Mes parents étaient jaloux, raconte le graphiste multimédia de 31 ans qui habite à Montréal. Quand je suis né, ma mère avait eu trois mois de congé, mon père deux jours. » Autre temps, autres mœurs…

À la maison, les tâches se sont définies au fil du temps et des besoins. « Équitablement », confirme la mère, Raphaëlle Mercier : à papa le soin de faire manger Lili matin et soir, de l'amuser, de lui donner le bain, de la coucher. Maman est responsable de la maisonnée le jour. Le couple se partage le ménage et la cuisine. Au terme de son congé de maternité d'un an, la traductrice décide de faire de la pige quelques heures par semaine. Son conjoint assume la relève le soir et la fin de semaine chaque fois qu'elle s'enferme dans son bureau.

> « Je ne peux pas t'empêcher de prendre ton congé, mais tu ne seras pas obligé de revenir. On va engager quelqu'un d'autre… » s'est fait dire Denis Loubier en 1993.

Comment devient-on père ? Avec le temps, résume Jean-François Picard. « Pendant que Raphaëlle faisait pousser un bébé dans son ventre, moi je faisais pousser un papa dans ma tête, dit-il. S'il devait y avoir seulement une raison pour justifier ce congé de paternité, ce serait la prise de conscience qu'il permet de faire. C'est pratique d'avoir du temps pour encaisser le choc de la paternité. »

En fait, peu de jeunes papas – moins de un sur cinq – sont capables d'identifier un modèle de père idéal, rapportait une étude sur la paternité et l'immigration publiée en 2000 par Nathalie Dyke, chercheuse indépendante, et Jean-François Saucier, psychiatre à l'Hôpital Sainte-Justine. La réponse type des participants à leur enquête ? « Surtout pas mon père ! » « Ces pères démunis sont donc obligés de se construire eux-mêmes un modèle de père vu que "l'intergénérationnalité" ne fonctionne plus pour eux », concluaient-ils. Ces hommes âgés de 25 à 35 ans, une douzaine de Québécois de souche, reprochaient principalement à leur père respectif d'avoir été absent, négligent ou de s'être peu intéressé à eux. En revanche, de jeunes pères d'origine haïtienne et vietnamienne ont dit voir un modèle chez leur propre père. Il s'agit là d'observations préliminaires, reconnaît cependant le Dr Saucier. « Il faudrait un échantillon plus représentatif pour approfondir cette problématique. »

La *Gazette des femmes* vous propose un nouvel

INFO-ABONNEMENT

Vous pouvez maintenant effectuer toutes vos transactions par INTERNET.

www.gazettedesfemmes.com a été conçu pour vous faciliter la vie !

Gérez en ligne toutes les questions concernant votre abonnement. C'est sécuritaire, facile et rapide !

:: Pour que la *Gazette des femmes* vous suive partout...
Modifiez votre adresse postale ou courriel par Internet. Pourquoi ne pas en profiter pour renouveler votre abonnement ? Vous éviterez de recevoir plusieurs avis et vous contribuerez ainsi à la protection de l'environnement.

:: Offrez un abonnement-cadeau.

:: Consultez votre compte d'abonnée et la date d'échéance de votre abonnement.

Évidemment, vous pouvez encore nous écrire !

Gazette des femmes
Service aux abonnements
4380, rue Garand
Ville Saint-Laurent (Québec)
H4R 2A3

Par téléphone :
1 800 665-5372

Par télécopieur :
514 333-9795

:: Gazette DES FEMMES

INFO-ABONNEMENT

Son modèle, David Leblanc n'est pas allé le chercher très loin. L'hospitalisation prolongée de sa mère l'a obligé, dès l'âge de 8 ans, à s'occuper de son frère cadet et à préparer les repas de la famille. « Il a toujours été très paternel », confirme sa conjointe Cindy Guillemette.

« Je prends mon rôle très au sérieux », renchérit le papa de la petite Yulika – « fleur de lys » en japonais –, née il y a neuf mois. Le Lévisien de 28 ans, qui travaillait dans l'industrie hôtelière, a carrément changé d'emploi quand il a appris que sa conjointe était enceinte, ses horaires de nuit étant incompatibles avec le nouveau rôle qu'il entendait jouer. Son nouvel employeur, Desjardins Groupe d'assurances générales, ne lui a pas fait de misères quand il s'est prévalu de son congé de paternité peu de temps après sa formation et son stage. « Je pense que toute la publicité qu'on a faite autour de ce programme a beaucoup aidé à préparer les esprits, note-t-il. Mes proches auraient trouvé ça bizarre que je n'en profite pas ! »

L'arrivée de Yulika n'a rien changé au partage des tâches, puisqu'il s'occupait déjà de tout, sauf des repas. Mais, depuis son retour au travail, il ne manque pas une occasion de passer du temps avec sa fillette. « Je viens dîner à la maison tous les jours. Chaque fois que je suis à la maison, c'est moi qui la fais manger. Le soir, je lui donne son bain et la mets au lit. Quand il faut aller à la clinique, je prends congé parce que je tiens moi aussi à accompagner Yulika. Et durant mon congé de paternité, je restais debout la nuit pour accompagner Cindy pendant l'allaitement ou pour langer la petite. »

« Mon père dit souvent à ma mère que, dans sa jeunesse, les hommes n'en faisaient pas autant que mon *chum*, dit Cindy Guillemette. C'est peut-être parce que les femmes ne leur laissaient pas autant de place... »

Parfois, même quand les circonstances jouent contre eux, les nouveaux pères font des pieds et des mains pour occuper cet espace-temps. C'est le cas d'Éric Latraverse, qui ne se serait pour rien au monde privé de son congé de paternité... même si la naissance de sa deuxième fillette, à l'automne 2006, coïncidait avec une réorientation professionnelle majeure : de pharmacien à l'emploi de l'Hôpital Brome-Missisquoi-Perkins, à Cowansville, il devenait propriétaire d'une pharmacie à Bromont. Mais la famille d'abord ! Il a encaissé d'un coup ses cinq semaines de congé de paternité, plus une semaine de congé supplémentaire offerte par son employeur, puisqu'il était encore à l'emploi de l'hôpital lorsqu'il a acheté son commerce. Il mettrait les bouchées doubles après ! « C'est 40 heures de plus que je pouvais consacrer à ma famille, ce n'est pas rien ! » explique le papa de 38 ans en caressant le dos de la petite Charlotte, assise sur la table de la salle à manger.

Jean-François Picard avec sa petite Lili. « Pendant que Raphaëlle faisait pousser un bébé dans son ventre, moi je faisais pousser un papa dans ma tête. »

Caroline Hayeur / Agence Stock

BÉBÉ EN VUE?

Régime québécois d'assurance parentale

Le Régime québécois d'assurance parentale, mis en place l'an dernier, facilite la conciliation travail-famille. Il constitue un choix de société dont nous pouvons être fiers, notamment pour les avantages qu'il procure aux nouveaux pères.

Les pères représentent en moyenne 37 % des prestataires du Régime. Ils ont été plus de 35 800 à en bénéficier en 2006.

Pour en savoir plus sur le Régime, rendez-vous au

www.rqap.gouv.qc.ca

ou composez le

1 888 610-7727 (RQAP).

Québec

• Ministère de l'Emploi et de la Solidarité sociale
• Conseil de gestion de l'assurance parentale

Comment sa conjointe aurait-elle pu surmonter seule certaines complications liées à l'accouchement et tenter d'apaiser le sentiment d'abandon vécu par l'aînée Raphaëlle ? « Ce congé permet à la mère de se concentrer sur l'allaitement, qui est une véritable *job* à temps plein », ajoute M. Latraverse. Aujourd'hui, il se fait un point d'honneur de passer le plus de temps possible à la maison, en dépit de son horaire chargé d'employeur et de commerçant. Et croit toujours que la famille passe avant tout.

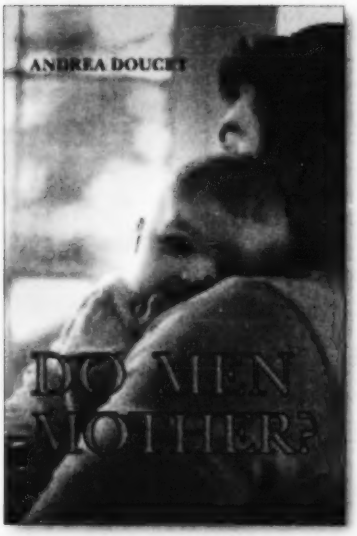
Olivier Coullerez est dans les affaires depuis 20 ans. Et depuis 20 ans, il ne comprend toujours pas les réticences des employeurs à l'égard des exigences familiales des travailleurs. Quand il a fondé la firme Espresso communication et design, il souhaitait déjà créer un milieu de travail flexible, faute d'avoir les moyens d'offrir les gros salaires de ses concurrents.

> « Les employeurs ne vous le diront pas, mais le nouveau congé de paternité, c'est un emmerdement. »
> **Louise Mercier de la FTQ**

Au cours des deux dernières années, une dizaine de naissances a changé le quotidien de cette boîte où œuvrent moins d'une trentaine d'employés. Dont la venue au monde de Lili, puisque Jean-François Picard et Raphaëlle Mercier sont tous deux à l'emploi d'Espresso. « Quand j'ai annoncé mon congé de paternité, dit M. Picard, mon patron m'a simplement dit : "On va s'arranger. Profite de la présence de ton bébé." »

Denis Loubier, un technicien en instruments de contrôle de Québec, aurait bien aimé que son patron lui tienne le même langage quand, en 1993, il a fait part de son intention de prendre deux semaines de congé de paternité. La réaction fut tout sauf compréhensive : « Je ne peux pas t'empêcher de prendre ton congé, mais tu ne seras pas obligé de revenir. On va engager quelqu'un d'autre… » Dans son entourage, les avis étaient partagés. Finalement, sa conjointe et lui ont fait contre mauvaise fortune bon cœur : il allait rester au travail. « Mais si c'était à refaire, je prendrais le congé, dit-il, amer. Quitte à poursuivre l'employeur en cas de congédiement. »

Suite à la page 23



Père à **temps plein**

Ils sont plus de 100 000 au Canada. Un papa sur 20 préfère changer des couches que de faire du 9 à 5 dans un bureau.

Propos recueillis par Jean-François Gazaille

Les pères au foyer ne sont encore qu'une minorité – la proportion de familles avec mère au foyer est tout de même de 23 % –, mais leur présence témoigne d'une mutation profonde du marché du travail et d'une volonté des jeunes parents de renouveler les rôles paternels et maternels. Dans son plus récent ouvrage *Do Men Mother?*, la sociologue Andrea Doucet, professeure et chercheuse à l'Université Carleton, à Ottawa, nous fait entrer dans le quotidien d'une centaine de ces pères nouveau genre.

À l'instar de plusieurs États européens, le Québec propose un congé de paternité non partageable dans le but d'inciter les pères à s'en prévaloir, faute de quoi il sera perdu. Faut-il vraiment ce genre de mesure pour obliger les nouveaux papas à mettre de côté leurs obligations professionnelles, ou observe-t-on de toute façon cette tendance chez les pères ?

Mes recherches actuelles sur les pères et les congés parentaux suggèrent que c'est ce que souhaitent bien des hommes. Plusieurs pères québécois prennent leur congé de paternité pendant le congé de maternité de leur conjointe. C'est un moment privilégié pour resserrer les liens familiaux. Tout indique que lorsqu'ils travaillent dans un environnement flexible, qui ne leur tiendra pas rigueur de prendre un congé de paternité, les pères s'investissent plus dans l'éducation de leur nouveau-né et y voient une occasion privilégiée d'apprendre à connaître leur enfant.

Qu'est-ce qui pousse certains hommes à s'occuper des enfants pendant que la mère retourne sur le marché du travail ?

Il s'agit vraiment d'une décision que prennent le père et la mère après avoir déterminé lequel des deux est le principal soutien familial, bénéficie d'avantages professionnels et doit investir dans sa carrière. Des données récentes de Statistique Canada indiquent que dans près d'un tiers des ménages à deux revenus, les femmes sont le principal soutien. Dans ces familles, les hommes sont susceptibles d'assumer une plus grande part de l'éducation des enfants et d'être la personne qui mettra sa carrière au second plan.

Qu'est-ce qui distingue les pères au foyer actuels de celles que l'on appelait autrefois les ménagères ?

La différence est énorme. La plupart des pères au foyer n'ont pas complètement abandonné leur carrière et continuent, à certains égards, de s'acquitter de tâches familiales traditionnellement masculines comme les travaux d'entretien et de rénovation de la maison. Vu que la technologie facilite le travail à domicile et qu'ils ont de plus en plus le loisir de changer d'emploi et de se recycler durant leur vie active, certains papas arrivent à combiner travail et vie de famille de façon ingénieuse.

Du reste, on n'assiste pas à un renversement complet des rôles. La présence du père à la maison ne signifie pas que le rôle du parent à la maison a prépondérance sur celui du parent au travail. Quand la mère est de retour, elle s'occupe immédiatement de ses enfants. En fait, ceux-ci profitent de la présence de deux parents très impliqués.

L'âge des enfants affecte énormément l'expérience du père (et de tout parent) au foyer. Être à la maison à la fin de la journée scolaire ou pouvoir adapter son horaire de travail à celui des petits, ça n'équivaut pas à prendre soin de deux enfants d'âge préscolaire cinq jours par semaine.

La présence de ces pères nouveau genre vient-elle changer quelque chose dans l'identité féminine ?

La situation des femmes est très complexe. Certaines trouvent difficile d'abandonner en partie cette identité maternelle si particulière. Mais si je me fie à ce que m'ont confié la centaine de pères et les 14 couples que j'ai interviewés avant de rédiger *Do Men Mother?*, tous profitent pleinement de l'espace accordé aux hommes dans l'éducation des enfants. Dans l'ensemble, les femmes apprécient grandement cette implication accrue des hommes parce qu'ils allègent ainsi une tâche qui peut parfois devenir un fardeau.

Est-ce utopique de penser qu'un jour, les pères au foyer pourraient former un solide réseau susceptible de se constituer en lobby et d'influencer les politiques familiales des gouvernements et des entreprises ?

Comme je le rapporte dans mon livre, la plupart des pères que j'ai interrogés soutiennent qu'ils n'ont jamais connu métier plus dur et plus difficile que celui de parent. Dès lors, les hommes en viennent à constater à quel point le travail parental, pourtant vital, est socialement dévalorisé. Ils ajoutent ainsi leurs voix à celles des femmes qui, depuis des générations, revendiquent la valorisation de leur travail non rémunéré.

La plupart des pères que j'ai interrogés soutiennent qu'ils n'ont jamais connu métier plus dur et plus difficile que celui de parent.

En quoi le développement de l'enfant est-il influencé par la présence d'un père à temps plein ?

À maints égards, les soins et l'éducation prodigués par la mère et le père se ressemblent. Au contact de son enfant, le père développe toutes les compétences qui lui permettent de répondre à ses besoins. C'est l'équivalent de ce que l'on appelle souvent l'instinct maternel. Mais mes travaux mettent aussi en lumière certaines façons d'éduquer et de protéger l'enfant qui sont propres à plusieurs pères. En clair, ils insufflent leur vision masculine à l'éducation de leur enfant.

C'est par le jeu que les pères interagissent avec les bébés et les jeunes enfants. Ils ont souvent une approche « rude » – lancer un enfant dans les airs est un comportement paternel typique. Ils privilégient les activités physiques et extérieures qui favorisent l'autonomie et une certaine dose de risque. Plusieurs pères m'ont dit que face à un enfant qui tombe, ils sont plus susceptibles de l'encourager à se relever que de le consoler.

On a tendance à croire que prendre soin d'un enfant se résume à le câliner, à le prendre dans ses bras, à aller intuitivement au-devant de ses besoins... Mais cela peut aussi signifier aider l'enfant à devenir fort et autonome. Je crois que les pères ont cette compétence particulière qui consiste à laisser les enfants à eux-mêmes aux bons moments. Il faut écouter ce qu'ils ont à nous dire pour élargir notre conception de l'éducation parentale. ::

Responsabilités parentales et familiales

Vers une plus grande égalité

CSN

Pour Olivier Coullerez, lui-même père de deux enfants, tout n'est qu'une question de bonne volonté et d'imagination. Dernièrement, lors d'une grève dans les centres de la petite enfance, lui et ses employés d'Espresso ont créé de toutes pièces une crèche temporaire. Ils ont loué un local, fourni des jouets et embauché des éducatrices ! « Les gens n'ont pas besoin d'un gym au bureau », dit-il en faisant allusion à ces firmes branchées qui offrent à leurs employés tout l'attirail nécessaire pour leur faciliter la vie… au travail. « Les gens veulent avant tout du temps ! Si on veut une société qui a plus de bon sens pour nos enfants, les entreprises doivent aussi assumer un rôle d'agent de progrès social. »

> « Les gens n'ont pas besoin d'un gym au bureau. Ils veulent du temps ! Si on veut une société qui a plus de bon sens pour nos enfants, les entreprises doivent aussi assumer un rôle d'agent de progrès social. »
> **Olivier Coullerez, patron et père de deux enfants**

Tout le monde est pour la vertu, laisse tomber Louise Mercier. « Les employeurs ne vous le diront pas, mais le nouveau congé de paternité, c'est un emmerdement », dit cette représentante de la Fédération des travailleurs du Québec (FTQ) qui a relevé les mêmes réticences lorsqu'elle a participé aux séances d'information sur l'équité salariale. « Mais ça va finir par passer dans la culture des entreprises. »

Il faudra bien qu'un jour elles s'y mettent, dit Diane-Gabrielle Tremblay, économiste et professeure-chercheuse à la Téluq. Car une tendance se confirme partout en Occident, celle des ménages à deux revenus. La seconde ? Les ménages à 1,5 revenu. Ça fait beaucoup de parents au boulot. Les temps ont changé, mais « les grandes organisations ont encore peur de créer des précédents en mettant de l'avant des programmes formels d'aménagement du temps de travail », observe Mme Tremblay. Or, ajoute-t-elle, le soutien de l'État ne suffit pas à créer un environnement favorable aux familles. « Il faut garder en tête que les politiques de conciliation travail-famille au Québec se résument en pratique au régime d'assurance parentale et aux garderies à sept dollars. »

Parmi les obstacles à l'épanouissement des parents, l'inégalité des revenus en reste un de taille, avance le sociologue Jean-Philippe Pleau, qui s'est intéressé à la conciliation travail-famille chez les jeunes pères. Selon lui, comme l'homme gagne en général

Congés de paternité non transférables dans le monde

Islande :	**3 mois**
Suède :	**2 mois**
Norvège :	**6 semaines**
Québec :	**5 semaines**
Finlande :	**1 mois**
Grande-Bretagne :	**2 semaines**
France :	**2 semaines**
États-Unis :	**Rien**

Depuis janvier 2007, l'Allemagne propose un « salaire parental » équivalant à 67 % du revenu net du parent qui fait une pause professionnelle d'un an pour s'occuper de son enfant. En prime, deux mois supplémentaires si c'est le père qui reste à la maison. Seuls 2,7 % des papas allemands se prévalaient de l'ancien congé parental. Berlin veut faire passer cette proportion à 27 %, comme en Suède. En Norvège, le taux est de 85 %. En France, deux hommes sur trois profitent du congé de paternité instauré par Ségolène Royal en 2002. La législation européenne impose désormais à tous les États membres de l'Union européenne la mise en place d'un congé parental rémunéré d'une durée de 14 semaines au minimum.

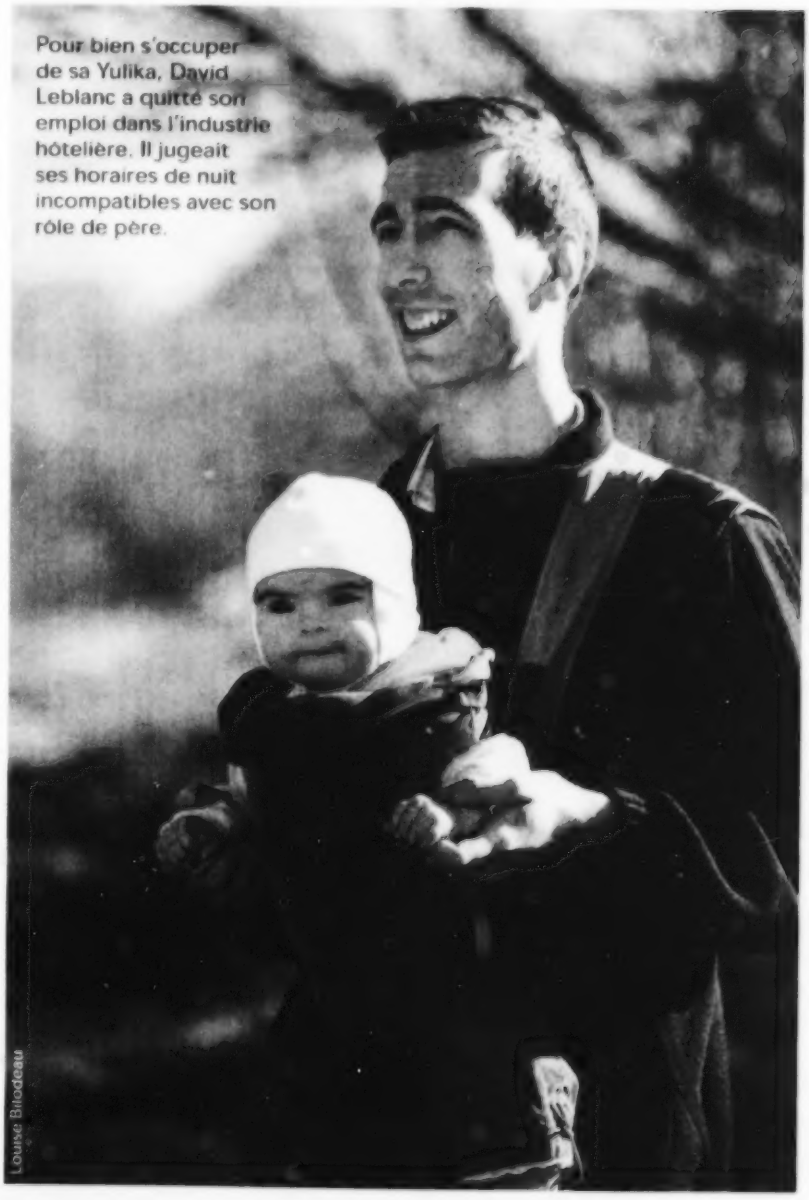
Sources : Conseil de gestion de l'assurance parentale du Québec, Parti socialiste européen, Conseil de l'Europe, *Lien social et Politiques*, Institut zur Zukunft der Arbeit.

un salaire supérieur à celui de sa conjointe, c'est elle qui prend le congé parental et qui, au final, consentira à sacrifier sa carrière pour élever les enfants. « Il y a là une incompatibilité structurelle défavorisant à la fois les hommes qui veulent s'occuper plus de leurs enfants et les femmes qui souhaitent en faire moins à la maison et être davantage sur le marché du travail. »

> « Pourquoi des directeurs d'école appellent encore systématiquement la mère au lieu du père quand un enfant est malade ? »
> **Jean-Philippe Pleau, sociologue**

Du reste, une petite révolution dans le discours et l'environnement des services offerts aux familles serait aussi bienvenue, croit le sociologue. Au fil de ses recherches, il a relevé des absurdités qu'il conviendrait de corriger, histoire de mettre papa dans le coup. Le suivi postnatal dans les CLSC ? De 9 h à 17 h la semaine. « Rien le soir et les *week-ends* ! Comment veux-tu qu'un père au travail trouve le temps d'accompagner sa conjointe et leur enfant ? Pourquoi des directeurs d'école appellent encore systématiquement la mère au lieu du père quand un enfant est malade ? Un père a-t-il le droit de franchir les portes d'un "centre mère-enfant" ? Je persiste à croire qu'une structure doit porter le nom des services offerts. »

L'ironie du sort veut que, futur papa, Jean-Philippe Pleau subisse maintenant les contrariétés qu'il dénonçait dans son mémoire de maîtrise *Services manquants, pères manqués ?* « Je nous prends un rendez-vous à l'hôpital, on me répond : "Très bien, j'inscris madame pour 14 h..." C'est pourtant moi qui ai pris le rendez-vous pour nous deux ! C'est comme si je n'existais pas ! » ::



Pour bien s'occuper de sa Yulika, David Leblanc a quitté son emploi dans l'industrie hôtelière. Il jugeait ses horaires de nuit incompatibles avec son rôle de père.

Louise Birodeau

CANADA

PROVINCE DE QUÉBEC

DISTRICT DE MONTRÉAL

No.: 500-06-000158-028

(Recours Collectifs)
COUR SUPÉRIEURE

ASSOCIATION POUR L'ACCÈS À L'AVORTEMENT

Demanderesse

c.

PROCUREUR GÉNÉRAL DU QUÉBEC

Défendeur

et

FONDS D'AIDE AUX RECOURS COLLECTIFS

Mis en cause

AVIS À :

Toutes les femmes bénéficiaires du régime public d'assurance maladie du Québec qui ont déboursé une somme d'argent pour obtenir un avortement dans la province de Québec entre le 2 mai 1999 et le 22 février 2006.

Le 17 août 2006, la Cour supérieure du district de Montréal a accueilli un recours collectif institué par l'Association pour l'accès à l'avortement (AAA). Ce recours demandait le remboursement par le gouvernement du Québec des sommes que les femmes ont dû débourser pour obtenir une interruption volontaire de grossesse (IVG) alors qu'elles étaient assurées par le régime d'assurance maladie du Québec. Ces femmes doivent :

- avoir obtenu l'intervention entre le 2 mai 1999 et le 22 février 2006;
- s'être présentées dans l'une des cliniques suivantes :
  - Morgentaler (Montréal),
  - Fémina (Montréal),
  - l'Alternative (Montréal),
  - l'Envolée (Montréal),
  - le Centre de santé des femmes de Montréal,
  - Latitude (Québec).

Une procédure de réclamation a été mise sur pied afin de permettre aux femmes de présenter leur réclamation tout en préservant la confidentialité de leur démarche et de leur dossier.

La Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ) a été désignée par la Cour supérieure pour administrer le processus de réclamation. En présentant une réclamation, la réclamante accepte que la RAMQ vérifie les renseignements se rapportant à l'IVG obtenue et son admissibilité au régime d'assurance maladie au moment de l'intervention.

LA PROCÉDURE DE RÉCLAMATION

Pour recevoir une indemnité, la réclamante doit remplir un formulaire de réclamation et le poster à la RAMQ au plus tard le 7 septembre 2007. **Le formulaire est disponible sur le site Internet www.reclamation-ivg.qc.ca. Il est aussi possible de l'obtenir en communiquant avec la RAMQ au 1-866-504-9993.** Une réclamante qui aurait obtenu plus d'une IVG devra remplir un formulaire pour chaque intervention.

La RAMQ déterminera par la suite si la réclamante a droit à un remboursement. Si la réclamation est acceptée, la RAMQ lui fera parvenir son chèque de remboursement au plus tard le 8 février 2008.

Si une réclamation est refusée, la réclamante en sera avisée par la RAMQ entre le 2 et le 16 novembre 2007. La réclamante qui désirera contester la décision devra le faire au plus tard le 21 décembre 2007 en transmettant une demande de révision à l'administrateur des réclamations (RAMQ) à l'adresse suivante : Case postale 18000, Québec (Québec) G1K 9H1. La réclamante pourra, si elle le désire, assister à l'audience où seront décidées les demandes de révision, et contester elle-même la décision ou se faire représenter par un avocat. Cette audience aura lieu le 18 janvier 2008 à 9 h 30, en salle 15.04 du palais de justice de Montréal, situé au 1, rue Notre-Dame Est.

OPTIONS POUR LE PAIEMENT DES INDEMNITÉS

Deux options s'offrent à la réclamante pour obtenir son remboursement :

1) Fournir une adresse à laquelle sera postée l'indemnité ou la décision de la RAMQ. La réclamante devra par la suite aviser celle-ci de tout changement d'adresse.

2) À défaut de vouloir fournir une adresse, la réclamante devra convenir avec la RAMQ d'un autre moyen pour transmettre l'indemnité ou la décision en communiquant avec celle-ci au 1-866-504-9993.

Les indemnités non réclamées et les chèques non encaissés au 8 septembre 2008 seront réputés faire partie du reliquat et la Cour supérieure du Québec en disposera selon la loi.

DATES À RETENIR

Date limite pour envoyer le formulaire de réclamation à la RAMQ	7 septembre 2007
Date limite pour demander par écrit la révision de la décision	21 décembre 2007
Date de l'audition pour contester en personne un refus de réclamation	18 janvier 2008
Envoi des chèques de remboursement	Au plus tard le 8 février 2008

POUR DE L'INFORMATION SUR LA PROCÉDURE DE RÉCLAMATION
Administrateur des réclamations
Régie de l'assurance maladie du Québec
Case postale 18000
Québec (Québec) G1K 9H1

Tél. : 1-866-504-9993

www.reclamation-ivg.qc.ca

POUR TOUT AUTRE RENSEIGNEMENT SUR LE RECOURS COLLECTIF
Procureurs de l'AAA
Trudel & Johnston
85, de la Commune Est, 3e étage
Montréal (Québec) H2Y 1J1

Tél. : 514-871-0702

info@trudeljohnston.com
www.trudeljohnston.com

Ne tirez sur la mère !

Quand le petit dernier a des difficultés à l'école ou des problèmes de comportement, sa mère est souvent montrée du doigt. Biaisées, les recherches sur le développement des enfants ? Deux spécialistes répondent.

Propos recueillis par Danielle Stanton

Anne-Marie Ambert est professeure retraitée de sociologie à l'Université York de Toronto. La chercheuse a mené de nombreuses études sur le thème de la famille, notamment pour l'Institut Vanier de la famille du Canada.

Les études sur le développement de l'enfant semblent plus culpabilisantes pour les mères que pour les pères. Est-ce une impression ?

Non. Il en a toujours été ainsi. Schizophrénie, homosexualité : on a lié tellement de problèmes ou de caractéristiques à un comportement inadéquat de la mère !

Évidemment, les mères sont plus souvent à la maison que les pères, donc plus facilement joignables. La plupart parlent aisément de leur enfant, parce qu'en général, elles le connaissent plus. Elles s'inquiètent aussi davantage lorsqu'il traverse une période difficile. Tout cela contribue à ce que les projecteurs se braquent sur les femmes. On oublie que si « la mère est trop ceci ou pas assez cela », c'est peut-être parce que le père ne l'épaule pas suffisamment. Certaines recherches reflètent une vision dépassée de la parentalité, en laissant presque sous-entendre que *parent* est synonyme de *mère*.

« Tant que les pères ne s'investiront pas autant que les mères, ils seront forcément considérés comme moins essentiels dans le développement de l'enfant. »
Anne-Marie Ambert

La mère ne retire-t-elle pas certains bénéfices à être considérée comme le parent-expert ?

Certes. Assumer un rôle de parent aide généralement à stabiliser sa personnalité et renforce le sens des responsabilités. Cela dit, les femmes auront de la difficulté à développer leurs autres forces si on les cantonne dans ce rôle ! Des femmes à qui on a accordé la garde des enfants m'ont confié qu'elles auraient préféré une autre modalité de partage, mais n'ont pas osé la réclamer de peur de passer pour de mauvaises mères. Les pères ne subissent pas ce genre de pression.

Pères et mères jouent-ils des rôles interchangeables ou complémentaires ?

Plutôt interchangeables. Je vois davantage de similitudes que de différences. Il faut surtout retenir que plus un enfant a de sources d'attachement avec différents adultes, mieux il se développe. Même chose si les parents s'entendent et le soutiennent bien. Une mère ou un père qui élève seul son enfant ne court pas nécessairement à la catastrophe, mais bon, le contrat sera plus ardu à remplir.

L'implication moindre du père le rendrait donc « invisible » dans les recherches, le mettant ainsi à l'abri des reproches ?

Exactement. Il ne peut pas être trop ou pas assez sévère : il n'est pas là ! Bien sûr, les jeunes pères s'engagent davantage que ceux d'hier, mais toujours pas autant que les mères. Tant qu'il en sera ainsi, ils seront considérés comme moins essentiels dans le développement de l'enfant.

Les prochaines études confirmeront probablement que si le père prend soin de l'enfant, exerce une partie de la discipline, lui apprend des choses, ce dernier se portera mieux à tous points de vue.

Attention : il ne s'agit pas d'en arriver à faire autant de reproches aux pères qu'aux mères. Dieu nous en garde ! On touche ici à la question centrale : pourquoi accuser les parents ? Quand les enfants ont des problèmes de développement, c'est la société qui devrait se retrouver en haut de la liste des accusés. L'éducation d'un enfant dépasse largement la responsabilité des seuls parents.

Collectivement pour un monde différent

Centrale des syndicats du Québec
CSQ
www.csq.qc.net

Diane Dubeau est directrice du Département de psychoéducation et de psychologie à l'Université du Québec en Outaouais. Elle scrute depuis plus de 15 ans le thème de la paternité.

Les études sur le développement de l'enfant semblent plus culpabilisantes pour les mères que pour les pères. Est-ce une impression ?

En partie. Depuis qu'on a commencé à examiner le rôle des pères, les recherches n'ont pas été tendres avec eux non plus ! Elles ont pour la plupart fait ressortir l'image du père inadéquat, incompétent, absent, violent. En fait, on s'est contenté de les transposer dans un rôle habituellement rempli par la mère. La tendance est de niveler les différences pères-mères. J'estime au contraire que chacun apporte quelque chose de différent.

Certaines recherches ont des échantillons de parents pour le moins débalancés. Dans une récente étude, on avait interrogé 3 148 mères... et 953 pères !

C'est vrai. Mais il n'y a pas si longtemps, on interrogeait uniquement les mères. Depuis les années 1970, on intègre les pères. Les chercheurs éprouvent encore des difficultés à avoir des échantillons équilibrés, mais ça viendra.

Le livre* Le bébé et l'eau du bain : comment la garderie change la vie de vos enfants *(de Jean-François Chicoine et Nathalie Collard, Québec Amérique, 2006), qui mettait en doute la pertinence de la garderie en bas âge, a provoqué un tollé. Plusieurs mères se sont senties accusées. La réaction a été nettement moins forte chez les pères. Pourquoi ?

Parce qu'elles sont encore reconnues comme les expertes à cet âge de la vie. Le discours officiel inclut les pères mais, plus ou moins consciemment, les femmes considèrent encore les très jeunes enfants comme leur chasse gardée. Et plusieurs spécialistes de cette période de vie sous-entendent clairement « mère » lorsqu'ils utilisent le vocable *parent*. C'est injuste pour les pères et trop lourd à porter pour les mères. Gare au *backlash*, au retour à la maison des jeunes femmes qui se sentiraient coupables.

> « Les recherches n'ont pas été tendres avec les pères non plus. » Diane Dubeau

Où en est la recherche sur l'apport spécifique des pères ?

Les thèses évoluent. Cependant, beaucoup de questions n'ont pas encore trouvé réponse. Quel modèle théorique appliquer ? Quelle méthodologie utiliser ? Plus on en saura, plus on pourra mesurer l'impact du père sur son enfant.

On a déjà un bon aperçu des effets positifs de l'engagement paternel : moins de problèmes de comportement, meilleur cheminement scolaire, plus grande persévérance à la tâche, etc. Certains jugent tout de même qu'on ne devrait pas favoriser l'engagement de pères en difficulté (toxicomanes, prisonniers...). À mon avis, c'est à évaluer au cas par cas. On est moins sévère pour les mères dans la même situation.

Vous faites référence aux avantages d'être perçue comme le parent principal ?

Oui. Ce n'est pas rien ! Quand les choses dérapent, le titre est lourd à porter, mais la majorité des enfants vont plutôt bien. Prenez les modes de garde : la justice évolue, mais elle confie encore beaucoup l'enfant à la mère. Autre exemple : parce que la société tend encore à percevoir les pères comme parents secondaires, ces derniers éprouvent souvent de la difficulté à obtenir leur juste part du gâteau en termes de services d'aide et de soutien. Toutes proportions gardées, les ressources ciblant les mères en difficulté sont beaucoup plus nombreuses que celles destinées à aider les pères dans la même situation. Tant dans le secteur de la santé et des services sociaux (CLSC, organismes communautaires, etc.) que pour l'aide aux pères sans logement, par exemple. Bref, il est très difficile de faire évoluer la perception qu'on a des pères, de leur capacité à prendre soin d'un enfant. La société est rarement tendre envers eux.

Si les pères en viennent à jouer un rôle plus important auprès de leur enfant, la recherche saura-t-elle en prendre acte ?

Bien sûr. Mais il faut aussi dépasser la notion de parentage quand il est question du développement de l'enfant et prendre en compte d'autres aspects : l'environnement social et culturel, les facteurs génétiques, etc. Intégrer toutes ces composantes à l'intérieur d'une même recherche n'est pas simple. C'est pourtant indispensable : autrement, comment avoir une vision juste de la réalité ? ::

PAREILS pas PAREILS

Les pères et les mères jouent-ils un rôle semblable ou différent ? Visions croisées de deux experts.

| Propos recueillis par Danielle Stanton

Daniel Paquette est chercheur à l'Institut de recherche pour le développement social des jeunes, à Montréal. Auteur de plusieurs travaux liés au développement des enfants en difficulté, ce spécialiste s'intéresse depuis plusieurs années à l'impact de la relation paternelle sur l'enfant.

Certains chercheurs perçoivent peu de différences entre les apports du père et de la mère. Quelle est votre position ?

Je ne suis pas d'accord. Des chercheurs arrivent à cette conclusion parce qu'ils utilisent la mauvaise grille de lecture : ils plaquent sur la relation père-enfant la méthodologie utilisée pour étudier la relation mère-enfant. Plus précisément, ils ont appliqué la théorie de l'attachement.

L'attachement est un mécanisme biologique présent chez tous les mammifères, y compris l'humain. Pour assurer son équilibre futur, le petit doit développer un sentiment de sécurité en créant une relation d'attachement avec un adulte, auprès de qui il ira chercher réconfort, protection, stabilité, etc. Cette fonction est généralement assumée par les mères. En utilisant la théorie de l'attachement pour le père, on a trouvé qu'il n'apportait rien de vraiment différent. Normal, on n'avait pas le bon instrument de mesure !

Voilà pourquoi j'ai élaboré la « relation d'activation », la première théorie fondée spécifiquement sur la relation père-enfant.

Comment opère la relation d'activation ?

L'attachement de l'enfant à sa mère se passe essentiellement en mode passif. Quand le petit a besoin de caresses ou de réconfort, il va vers sa mère, puis retourne explorer. Mais le parent peut aussi jouer un rôle actif durant l'exploration. C'est la relation d'activation : ce moment où le parent stimule l'enfant, ce qui l'aidera à accroître son autonomie et sa confiance en lui. Cette fonction est plutôt assumée par le père.

« Les pères sont davantage des preneurs de risques. Ils auront tendance à pousser l'enfant à aller plus loin, à oser. » **Daniel Paquette**

Les pères sont davantage des preneurs de risques. Ils auront tendance à pousser l'enfant à aller plus loin, à oser. Surveillez ce qui se passe quand un enfant grimpe dans une structure de jeu au parc. La mère se postera généralement en dessous, bras tendus, au cas où… Le père, lui, restera probablement à l'écart, mains dans les poches.

Il envoie à l'enfant le message qu'il le croit capable de faire face au risque.

Les hommes se livrent plus à des jeux de tiraillage et de combat corps à corps, qui permettent aux enfants de développer leur esprit de compétition, de se mesurer. Bref, ils les préparent à la vie en société. Avant, les pères jouaient rarement de cette façon avec leurs petites filles. Ils le font de plus en plus. Ils pressentent, de façon inconsciente bien sûr, que les filles ont désormais besoin de ces compétences pour réussir leur vie.

Même lorsqu'il change une couche, le père est plus « brasseux » que la mère. L'enfant reçoit des messages différents et c'est bien ainsi. Je n'adhère pas à la théorie voulant que la mère doive être davantage là au début et ensuite le père. Les deux doivent être présents dès le départ. Pour bien se développer, un enfant a besoin à la fois de sécurité et d'activation.

Mais les mères ne font-elles pas de l'activation à leur façon ?

Parfois. Mais l'activation du père semble avoir un effet plus intéressant. Notamment parce qu'il a moins tendance que la mère à laisser gagner l'enfant. Le défi à relever devient plus grand et le jeu plus stimulant.

Par ailleurs, une question se pose : la mère peut-elle à la fois faire de l'activation, qui sous-entend une prise de risque, et procurer à son enfant la sécurité de base ? Je ne crois pas.

D'autre part, la différence sexuelle la mieux connue est l'agressivité. Parce qu'il sait de quoi il en retourne, le père est donc souvent le mieux placé pour aider l'enfant à maîtriser son agressivité et à contrôler ses impulsions en situation de conflit.

Mon hypothèse est la suivante : la fonction d'activation est *surtout* adoptée par les pères et la fonction de sécurité de base l'est *surtout* par les mères. Cela en irrite plusieurs, je le sais. Les gens sont prêts à admettre que les hommes et les femmes sont différents au plan physiologique et hormonal, mais ça bloque quand on arrive aux comportements, qui seraient uniquement culturels. Faux : tout comportement est un mélange d'inné et d'acquis.

Qu'arrive-t-il dans les rares cas où c'est le père qui demeure à la maison dans les premiers temps de la vie ?

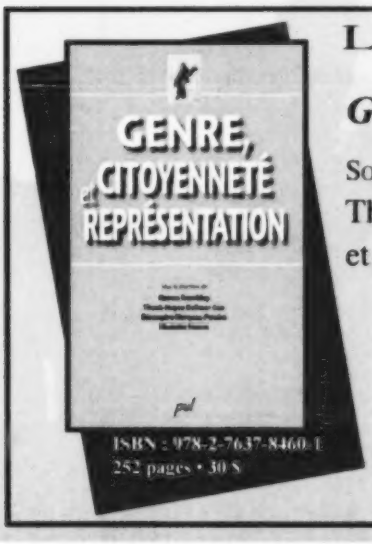
Même s'il donne les soins, il continue à faire plus de jeux de contacts physiques que la mère. Et les mères qui travaillent à l'extérieur ne changent pas leur comportement pour autant, sauf exception.

Que se passe-t-il si l'enfant ne bénéficie pas de relation d'activation ?

Il pourrait souffrir d'un manque pour tout ce qui touche l'ouverture au monde : avoir des problèmes de violence, de décrochage scolaire, d'insertion sur le marché du travail, etc.

Que doivent retenir les parents ?

Que leur apport est complémentaire. Les pères n'ont pas à s'occuper des enfants comme une seconde mère. Il ne s'agit pas de dire aux parents ce qui est normal ou non selon le sexe. Je ne prétends pas que les rôles parentaux soient coupés au couteau. Chacun doit aller vers ce qui lui semble le plus confortable. Cependant, il y a de bonnes chances que le père et la mère soient à l'aise dans des zones complémentaires.



Les Presses de l'Université Laval

Genre, citoyenneté et représentation

SOUS LA DIRECTION DE Manon Tremblay, Thanh-Huyen Ballmer-Cao, Bérengère Marques-Pereira et Mariette Sineau

Québécoises et représentation parlementaire

Manon Tremblay

Préface de Louise Harel

ISBN : 2-7637-8239-6
346 pages • 28 $
2005

pul

www.pulaval.com

Michael Lamb est psychologue à l'Université Cambridge en Angleterre. Le chercheur s'intéresse depuis plus de 30 ans au thème de l'attachement du jeune enfant à son père et à sa mère. Plusieurs le considèrent comme le « père » des recherches liées à la paternité.

Selon vous, il existe peu de différences entre les rôles des deux parents.

En effet. Au cours des années 1970, j'ai mené des études qui ont mis en lumière les différentes façons d'agir des pères et des mères. À cette époque, on évaluait que cela pouvait jouer un rôle clé dans le développement de l'enfant, notamment la façon dont le père se comportait avec lui. Quand il s'adonnait à des jeux de bataille, par exemple, l'enfant en retirait quelque chose de déterminant pour la construction de son identité. Ce genre de contact est bon, sauf que je suis maintenant certain que cette façon d'interagir n'est pas inscrite dans les gènes des pères.

Des études ont montré qu'en Suède, dans certaines parties de l'Inde et de l'Afrique, ou encore en Israël, les pères n'interagissent pas ainsi avec leur enfant. Leur style de jeux se compare plutôt à celui des mères. On pose donc comme universelle une différence père-mère qui ne l'est tout simplement pas.

> En mettant l'accent sur les différences pères-mères, on perd de vue ce qui est réellement important pour l'enfant.
> **Michael Lamb**

Donc, un père et une mère fournissent plus ou moins la même chose à leur enfant ?

Oui. Ils auront une relation différente avec lui parce que tous les êtres humains agissent différemment, non à cause de leur sexe. En Amérique du Nord ou dans le monde occidental en général, la différence père-mère est peut-être marquée, mais elle reste néanmoins culturelle.

Bon nombre de nos attentes et de nos croyances ont évolué au cours des 30 dernières années. Des changements majeurs sont survenus dans le partage des tâches parentales. Avant, un père ne changeait jamais une couche; maintenant, s'il ne le fait pas, il sera embarrassé de l'avouer !

Rien ne dit qu'un enfant pâtira si ses parents ne se conforment pas à un modèle. Une seule chose est sûre : si le père s'implique autant que la mère, l'enfant sera gagnant.

Justement, des chercheurs estiment que même dans des gestes quotidiens comme changer une couche, les pères et les mères s'y prennent autrement. L'enfant bénéficierait de ces contacts différents, l'un plus enveloppant, l'autre plus stimulant.

Vous savez, je n'ai pas changé mon premier fils comme j'ai changé mon dernier. Je ne pense pas que leur identité en ait souffert. Encore une fois, je n'adhère pas à cette idée de parler en bloc des pères et des mères. Chaque parent est unique.

Les mères sont-elles prêtes à accepter qu'un père puisse offrir à l'enfant la même chose qu'elles ?

On touche ici un point crucial. Les femmes ont une attitude mixte : elles souhaitent que le père s'engage, sauf qu'elles trouvent difficile de céder du terrain dans un champ considéré comme le leur. Les pères aussi sont tiraillés. Ils veulent s'investir davantage que leur propre père, mais sont souvent peu chauds à l'idée d'assumer les responsabilités qui s'ensuivent. Il y a ambivalence des deux côtés. Chacun ne perçoit pas encore clairement ce qu'il a à gagner ou à perdre dans le nouveau partage. Voilà pourquoi les choses évoluent lentement…

Quel message les parents doivent-ils retenir ?

Chacun doit se comporter de façon authentique. Un père ressent le besoin d'agir de façon dite plus masculine ? Parfait. Si un autre ne le sent pas ainsi, il ne doit pas se percevoir pour autant inadéquat. Les recherches qui tentent de cerner les meilleures conditions de développement de l'enfant arrivent en général aux mêmes conclusions : il a besoin que ses parents entretiennent avec lui une vraie relation, qu'ils soient responsables et se dévouent pour lui. L'essentiel se résume à une chose : une parentalité de qualité. Point. En mettant l'accent sur les différences, on risque de perdre cela de vue. ::

Recevez un numéro d'essai gratuit de la Gazette DES FEMMES et abonnez-vous !

1,50 $

Gagnante de plusieurs prix en journalisme, la *Gazette des femmes* vous renseigne sur la vie des femmes d'ici et d'ailleurs !

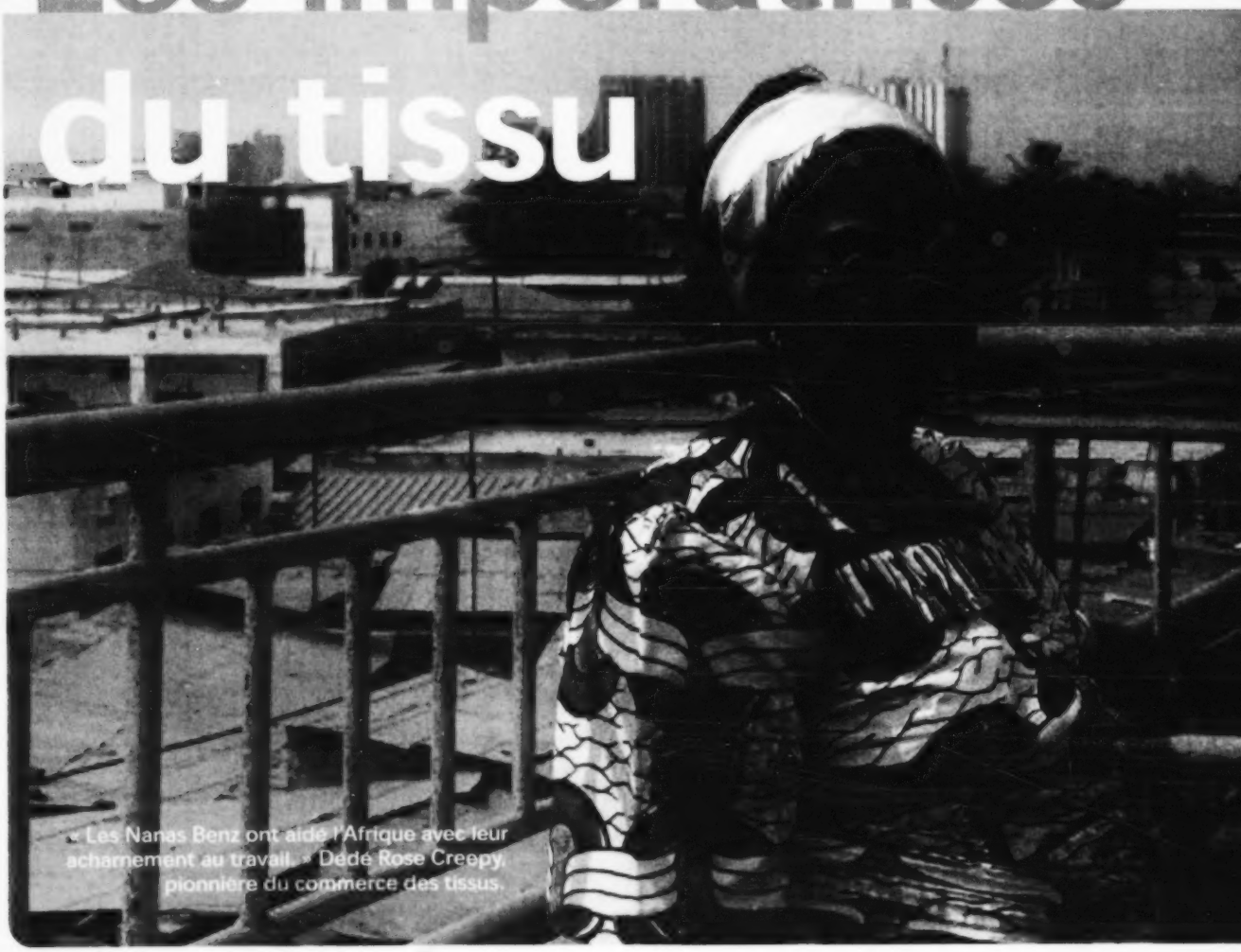
4 façons simples de s'abonner

PAR TÉLÉPHONE : 1 800 665-5372

PAR INTERNET : www.gazettedesfemmes.com
PAR TÉLÉCOPIEUR : 514 333-9795
PAR LA POSTE : *Gazette des femmes*
Service aux abonnements
4380, rue Garand
Ville Saint-Laurent (Québec) H4R 2A3

Conseil du statut de la femme
Québec

Les impératrices du tissu

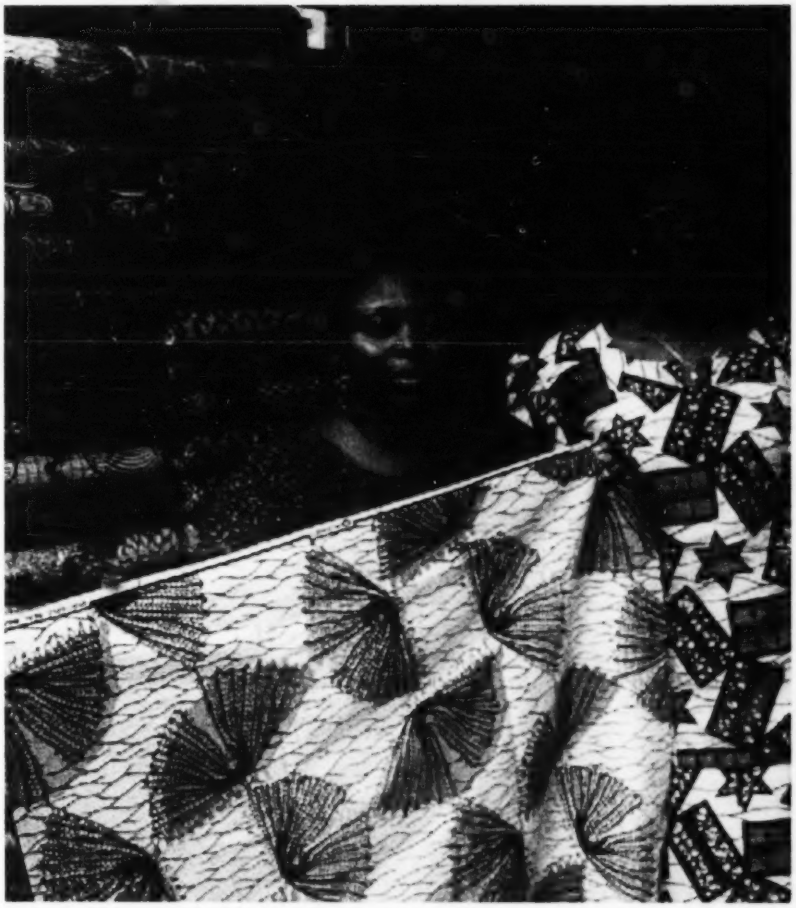


« Les Nanas Benz ont aidé l'Afrique avec leur acharnement au travail. » Dédé Rose Creepy, pionnière du commerce des tissus.

Agricultrices illettrées mais futées, les Nanas Benz ont dominé le commerce des tissus au Togo pendant 20 ans. Leur empire s'est écroulé, mais leurs filles éduquées ont hérité de leur indépendance.

Texte et photos par Stéphane Blais

À Lomé, capitale du Togo, le marché est une affaire de femmes. Sous un soleil de plomb, des cuisinières écrasent le manioc et l'igname. Des vendeuses étalent leur marchandise à même le sol. Des marchandes ambulantes, qui portent sur leur tête d'immenses plateaux chargés de produits, se disputent les clients. Dans ce brouhaha, comment me frayer un chemin jusqu'à la reine du marché ?



M^me^ Creepy m'a donné rendez-vous au cœur du bazar, dans un sombre immeuble en béton. Sans tous ses étalages de tissus multicolores, l'endroit serait lugubre. Mais M^me^ Creepy trône devant le sien, l'air fier, telle une souveraine dans son royaume. D'un œil, elle surveille sa fille qui discute au téléphone cellulaire, couchée sur un stock de textiles. L'entreprise familiale commercialise le tissu pagne, qui sert à fabriquer les habits traditionnels africains. Avec ses quatre employées et son chiffre d'affaires d'environ 500 000 $CA par an, Ets Creepy et filles occupe une place de choix parmi les grossistes en tissu du marché de Lomé.

Cette entrepreneure aguerrie ne badine pas avec le protocole. Pour la rencontrer, il faut s'asseoir près d'elle et attendre son bon vouloir. À mon arrivée, elle fixe le vide d'un œil sévère pendant plusieurs minutes, bien qu'elle ne soit pas occupée. Puis, d'un signe de tête, elle m'invite à la saluer. Respectant les coutumes locales, je tends la main en baissant légèrement les yeux et la tête, et je murmure un timide « bonjour ».

À 71 ans, Dédé Rose Creepy est une légende vivante. La présidente des Nanas Benz, c'est elle. « Les Nanas Benz sont des femmes qui ont aidé l'Afrique avec leur acharnement au travail. Elles ont toujours eu des moyens de transport très puissants. Elles achetaient des Mercedes-Benz, d'où leur nom », explique-t-elle, avec la voix lasse de celles qui se sont battues toute leur vie.

Il y a quatre décennies, M^me^ Creepy et ses compagnes posaient ici même les premiers jalons d'un gigantesque empire commercial. Dans les années 1970 et 1980, une vingtaine d'agricultrices illettrées – mais futées ! – ont fait du marché de Lomé la plaque tournante du commerce des tissus en Afrique de l'Ouest. Mythe ou réalité ? On dit qu'elles contrôlaient alors 40 % de l'économie informelle du Togo. « Le chiffre d'affaires annuel d'une Nana Benz frôlait le milliard de francs CFA [2,4 millions $CA] », affirme-t-elle.

> Quand l'État du Togo accueillait des politiciens étrangers, il empruntait même les Mercedes des Nanas Benz !

À l'indépendance du Togo, en 1960, de nombreux marchands avaient délaissé leur métier pour occuper des postes dans la nouvelle administration publique. Les femmes ont profité de ce vide pour se lancer en affaires. Ce sont elles qui ont compris la manne que pouvait représenter le wax hollandais, dont les motifs sont imprégnés de cire avant le bain de teinture. Développé à la fin du 19^e^ siècle, ce textile de qualité était produit à Amsterdam pour être revendu dans les colonies africaines. En décidant des motifs et des couleurs avec les compagnies hollandaises, les Nanas Benz ont contribué à créer des étoffes adaptées aux goûts locaux, qui allaient séduire tout le continent. Elles ont alors signé des contrats d'exclusivité,

« L'avènement des Nanas Benz, c'est le début de l'émancipation de la femme africaine. » Évelyne Trémou, gérante de l'entreprise textile Doe-Bruce, qu'on voit ici avec sa nièce Sylvia Anthony, vendeuse de tissus.

prenant le contrôle de la distribution du tissu pagne dans de nombreux pays qui n'ont pas accès à la mer, tels le Burkina Faso, le Mali, le Niger ou le Tchad, mais aussi en Côte-d'Ivoire, au Bénin, au Nigeria et au Congo.

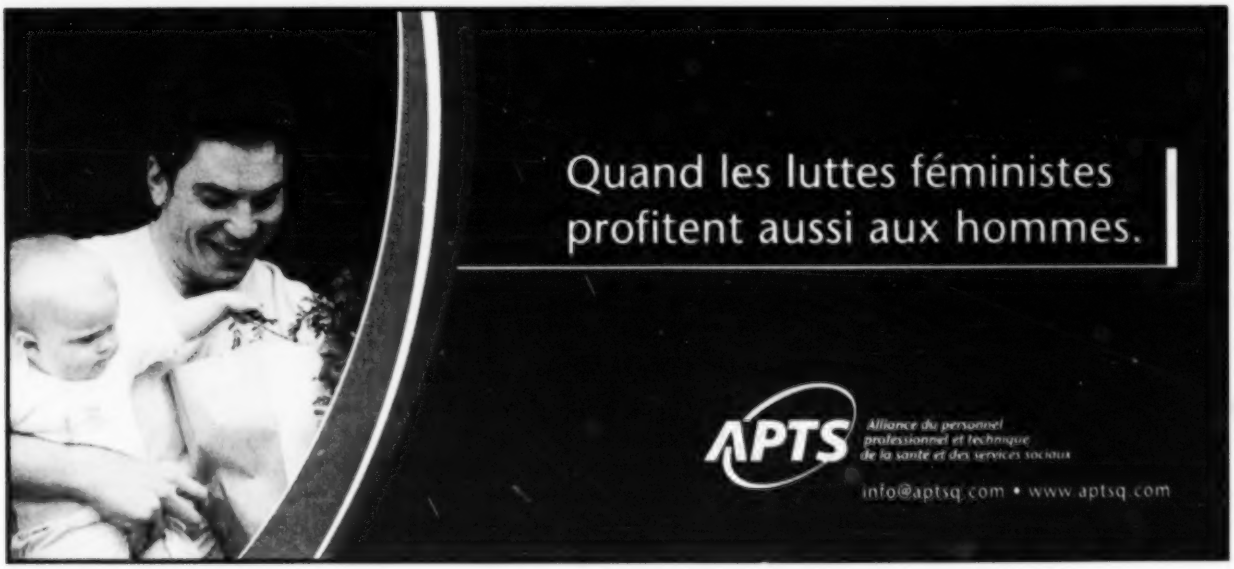
Véritables poumons de l'économie togolaise, les Nanas Benz étaient indépendantes de fortune, faisaient vivre leur mari, s'impliquaient en politique. Et quand l'État du Togo accueillait des politiciens étrangers, il empruntait même leurs Mercedes ! « Lorsque le général Eyadema recevait des dignitaires, les Nanas Benz offraient leurs voitures, car le gouvernement n'avait pas les moyens de s'en payer autant », raconte Kayi Lawson, qui dirige au marché de Lomé l'entreprise de tissu pagne Manatex, fondée par sa mère. « C'est d'ailleurs ma mère qui a acheté la première Mercedes-Benz, symbole suprême du luxe et de la réussite sociale. »

À l'époque, il allait de soi d'appuyer le dictateur Gnassingbé Eyadema, au pouvoir de 1967 à 2005. On murmure qu'en retour, le président offrait aux entrepreneures quelques avantages fiscaux…

La plus belle réussite des Nanas Benz aura été d'inspirer des générations de jeunes Togolaises.

« L'avènement des Nanas Benz, c'est le début de l'émancipation de la femme africaine », formule Évelyne Trémou. Cette gérante de 54 ans est à la tête de l'entreprise textile Doe-Bruce, qu'elle a héritée de sa mère. La compagnie emploie quatre personnes et a un chiffre d'affaires d'environ 450 000 $CA par année. « Au début, les hommes ont montré une réticence, parce que dans notre culture, une femme indépendante est arrogante. C'était une honte qu'une épouse contribue au revenu familial à plus de 50 %. Mais grâce aux Nanas Benz, petit à petit, les hommes ont accepté que les femmes les aident à payer l'éducation des enfants et les autres dépenses du ménage. »

Dans ce pays où les agriculteurs, qui représentent 65 % de la population, ont un salaire moyen de 1 $ par jour, la vie reste difficile. Beaucoup de Togolaises doivent donc contribuer à nourrir leur famille. L'entrepreneure désigne d'un geste les vendeuses postées derrière leurs étals de tissus, qu'elles achètent auprès des Nanas Benz et revendent à leur compte. « Vous voyez ces femmes ? Leur mari ne travaille probablement pas. Elles viennent ici à 6 h du matin, triment toute la journée, et en rentrant à la maison, elles ont



Des Togolaises achètent les tissus des Nanas Benz et les revendent à leur compte. Un revenu qui contribue à nourrir la famille dans un pays où le salaire moyen tourne autour de 1 $ par jour.

Développé à la fin du 19e siècle, le wax était produit à Amsterdam pour être revendu dans les colonies africaines. Les Nanas Benz ont contribué à créer des étoffes avec de nouveaux motifs adaptés aux goûts locaux.

de quoi payer la nourriture aux enfants. Elles travaillent fort et sont indépendantes. On doit encourager la nouvelle génération à suivre l'exemple des Nanas Benz. »

Évelyne Trémou a étudié le commerce dans des écoles privées en France. Aujourd'hui, sa fille étudie à l'Université de Montréal. La plus belle réussite des Nanas Benz aura été d'inspirer des générations de jeunes Togolaises. Elles ont permis à leurs filles et à leurs petites-filles de faire des études universitaires, de devenir indépendantes financièrement, de revendiquer leurs droits. Elles les ont initiées dès leur jeune âge à la vente du tissu pagne, une affaire de femmes. On a même trouvé un nom aux descendantes des Nanas Benz qui ont entre 20 et 30 ans : les Nanettes.

À 30 ans, Simovey Creepy – la fille de la présidente des Nanas Benz, Dédé Rose Creepy – est une Nanette typique. « Toute petite, je côtoyais ces femmes, je les regardais travailler. Elles étaient très respectées. Après mes études en commerce à Lyon, j'ai choisi de revenir à Lomé pour travailler avec ma mère. Pour moi, reprendre l'entreprise, c'était un peu l'aboutissement d'un rêve. »

Cependant, plusieurs Nanettes préfèrent occuper un poste dans une grande entreprise plutôt que d'aller quotidiennement au marché vendre des tissus. Elles ne roulent plus en Mercedes. Aujourd'hui, les jeunes femmes de la bourgeoisie togolaise préfèrent les voitures de marque Opel et BMW, la Benz étant devenue banale à leurs yeux…

Tous les empires finissent par s'écrouler. Au début des années 1990, les Nanas Benz ont vu d'autres femmes d'affaires africaines s'immiscer dans leurs réseaux de fournisseurs et ont perdu leurs ententes d'exclusivité avec les compagnies hollandaises. Leur monopole sur le wax est tombé. Lomé a vécu de sanglantes répressions liées à l'avènement du multipartisme; le franc CFA a subi une sévère

dévaluation. Tout cela a contribué à éroder la fortune des impératrices du textile.

« Des dizaines d'entreprises fondées par les Nanas Benz ont dû fermer leurs portes, regrette Évelyne Trémou. Dans les années 1970 et 1980, les fournisseurs nous envoyaient 10 conteneurs de tissu par mois. Aujourd'hui, ils n'en envoient plus que 2. »

Le coup de grâce, c'est la Chine qui va le porter. Depuis environ cinq ans, ce pays s'empare du marché des tissus en Afrique. En plus de vendre chemises, chandails et pantalons de style occidental, les Chinois commercialisent maintenant des copies du wax hollandais. « Ils reproduisent nos dessins, nos couleurs. Au début, leurs tissus n'étaient pas de bonne qualité, mais plus ça va, plus ils le sont », soupire Dédé Rose Creepy.

En 2005, plus de 70 entreprises chinoises ont investi au Togo, réalisant un chiffre d'affaires d'environ 45 millions $CA. La Chine entretient d'étroites relations diplomatiques avec ce pays africain, boudé par la communauté internationale à cause de sa mauvaise gouvernance (Faure Gnassingbé, fils de l'ex-dictateur Eyadema, a été élu président dans des circonstances douteuses). « Le gouvernement voudrait bien aider les commerçantes, mais il est dépendant de l'aide chinoise depuis que les pays européens ont plus ou moins mis l'embargo sur le Togo, analyse Kayi Lawson. Les Chinois pourraient faire leurs propres dessins au lieu de copier les nôtres ! »

Mince consolation : la contrefaçon a démocratisé la tenue traditionnelle africaine, autrefois réservée aux gens plus aisés. Les Chinois vendent leur tissu environ 5 000 francs CFA (11,80 $CA) pour quatre mètres – de 5 à 10 fois moins cher que le wax hollandais. Les gens moins fortunés peuvent donc s'acheter un pagne plutôt que d'aller dans des friperies pour se procurer des vêtements usagés provenant d'Occident.

Ma petite enquête sur l'empire togolais du textile se termine abruptement. Je m'apprête à photographier une Nana avec sa Benz quand les responsables de la sécurité du marché, ayant compris que j'étais journaliste, me chassent des lieux. Je tente d'expliquer que je ne fais qu'un article sur le commerce du tissu. « Les journalistes étrangers cachent toujours leurs intentions de faire des reportages sur la politique », me répètent les responsables, un peu énervés. Par ici la sortie…

Avant de quitter le Togo, je passe chez M^me^ Creepy pour une séance de photos. Sa grande maison à étages contraste avec les fragiles constructions du bidonville voisin. Pendant que la reine du marché suit le journal télévisé, son mari me fait la conversation, vantant l'ampleur du travail réalisé par sa femme. Celle-ci daigne sourire à quelques reprises. Puis soudain, se détournant du téléviseur pour venir à ma rencontre, elle fait un geste ordonnant à son mari de se taire. Celui-ci obtempère sans broncher. Même dans l'intimité, la présidente des Nanas Benz reste indépendante et souveraine.

Ce reportage a été réalisé grâce à la participation financière de l'Agence canadienne de développement international.

Le **Togo** en chiffres

Population :
5 à 6 millions d'habitants (selon les sources), de 40 ethnies différentes

Langues :
Français et des dizaines de dialectes locaux : ewé, kabyé, mobaa, kotokoli…

Espérance de vie :
51 ans pour les femmes et 48,2 pour les hommes

Analphabétisme :
50 % pour les femmes de 15 ans et plus contre 23 % pour les hommes

Mortalité infantile :
81,5 %

Population ayant accès à des points d'eau aménagés :
54 %

Population ayant accès à des équipements sanitaires :
34 %

Nombre de médecins :
8 pour 100 000 habitants

Indice de développement humain :
147^e^ sur 174 pays

Taux de fécondité :
5,3 enfants

Femmes au Parlement :
7,4 %

Sources : United Nations Population Fund et *L'état de l'Afrique 2007*, avril 2007, Groupe Jeune Afrique.

par Sophie Doucet

Le féminisme

« Les femmes soutiennent la moitié du ciel », a dit Mao Zedong. Pour réaliser les réformes colossales qu'il voulait pour son pays, il avait justement besoin de bras. Féministe, Mao ?

Au lendemain du 1er octobre 1949, la vie des Chinoises bascule. De sous-êtres qu'elles étaient, elles deviennent les égales des hommes sous la révolution communiste dirigée par Mao Zedong.

Fondateur de la toute jeune République populaire de Chine, Mao est-il vraiment sensible à l'égalité des sexes ? Difficile à croire, vu la façon dont le président traite les femmes de sa vie. Mari volage, il a notamment abandonné sa deuxième épouse – et leurs trois enfants – et l'a laissée se faire exécuter sans lever le petit doigt.

Faute d'éprouver de la tendresse et de la compassion pour les femmes, Mao a compris une chose essentielle : elles représentent la moitié de la force de travail de son pays. Il a besoin d'elles.

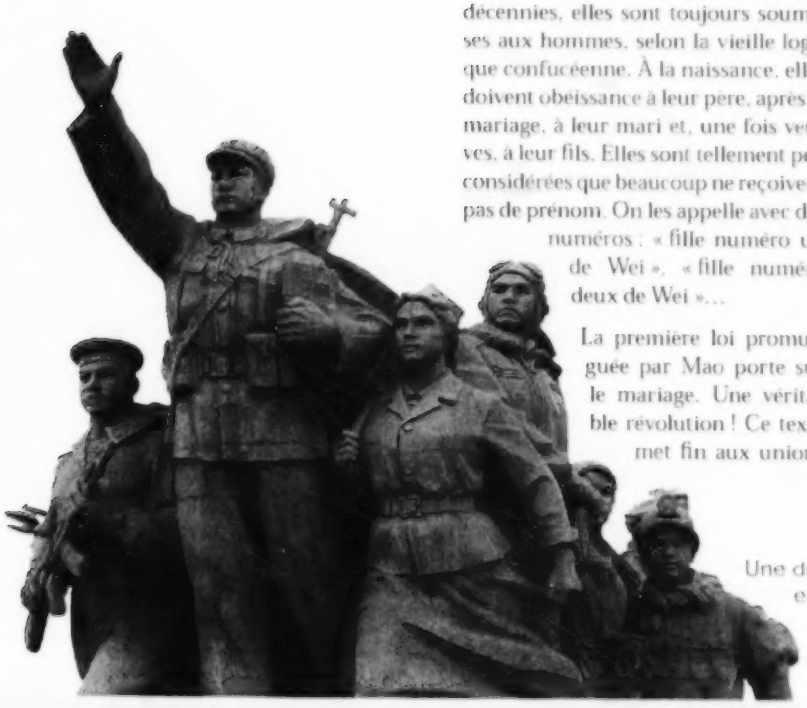
Toutefois, au milieu du 20e siècle, les Chinoises ne sont pas organisées pour mettre l'épaule à la roue. Si elles ne se bandent plus les pieds depuis quelques décennies, elles sont toujours soumises aux hommes, selon la vieille logique confucéenne. À la naissance, elles doivent obéissance à leur père, après le mariage, à leur mari et, une fois veuves, à leur fils. Elles sont tellement peu considérées que beaucoup ne reçoivent pas de prénom. On les appelle avec des numéros : « fille numéro un de Wei », « fille numéro deux de Wei »...

La première loi promulguée par Mao porte sur le mariage. Une véritable révolution ! Ce texte met fin aux unions arrangées par les parents, cause de tristesse et de frustration dans les chaumières depuis des siècles. Il abolit le système d'épouses et de concubines, surtout répandu parmi les élites, auquel il substitue la monogamie. Mieux encore, la loi établit l'égalité de droits des époux. Les filles sans nom doivent sûrement se pincer pour y croire !

Après le mariage, Mao s'attaque à la prostitution, qui prend deux visages : d'un côté, les courtisanes, appréciées pour leur culture et leurs chants; de l'autre, les femmes qui officient dans les fonds de ruelles et les fumeries d'opium, méprisées et infectées de maladies vénériennes. Le président frappe fort : il ferme toutes les maisons closes du pays. Les prostituées ont alors droit à des soins de santé et à des stages de « rééducation idéologique ». Puis, on les envoie à l'usine ou au champ.

Autre problème qui nuit à la contribution des femmes dans le projet communiste de Mao : l'éducation. Neuf femmes sur 10 ne peuvent ni lire ni écrire. Dans la foulée de sa réforme des caractères chinois, qu'il a simplifiés pour les rendre plus faciles à apprendre, le président ouvre des dizaines de milliers d'écoles. Elles offrent le cours élémentaire aux enfants et aux adultes des deux sexes, avec des horaires adaptés à ceux du travail.

Parce que, désormais, les femmes ne restent plus à la maison ! En 1958, Mao a lancé une grande campagne de publicité pour les « libérer » des tâches domestiques. À cette époque, il a engagé le pays dans le « Grand Bond



Une des quatre sculptures qui entourent le mausolée de Mao Zedong sur la place Tiananmen à Pékin.

selon Mao

en avant », une série de mesures visant à stimuler la production industrielle. Les Chinoises entrent en masse dans les manufactures. La vie est réorganisée en communes populaires : les cuisines sont partagées, les enfants élevés à la crèche. Sur les affiches de propagande, les travailleuses ont les joues rouges et un grand sourire.

La réalité est cependant loin d'être aussi belle. Il apparaît bientôt évident que les réformes économiques sont un fiasco. Non seulement les taux de production espérés ne sont pas atteints, mais les matières premières pour les industries manquent. Les récoltes étant négligées, des pénuries de nourriture surviennent. La famine qui sévit en Chine de 1958 à 1962 fait entre 20 et 70 millions de morts. Il s'agirait de la pire du 20e siècle.

En 1958, Mao lance une grande campagne de publicité pour « libérer » les femmes des tâches domestiques.

La vie devient un enfer. Non seulement les Chinois manquent de tout, mais ils sont constamment épiés et n'ont pas le droit d'exprimer leurs opinions. Pour déménager, travailler, se marier, étudier, enfanter, ils doivent obtenir l'accord de l'État, c'est-à-dire du petit potentat local qui représente le parti communiste. Les abus de pouvoir se multiplient. Les arrestations arbitraires et la torture sont monnaie courante.

Sans raison valable, on sépare les couples pour plusieurs mois en les faisant travailler dans des communes distantes de centaines de kilomètres. Lorsqu'ils sont ensemble, les époux ne peuvent se démontrer aucune affection. L'amour pour les enfants doit aussi se faire discret. Ces sentiments sont vus comme égoïstes et anti-révolutionnaires: ils devraient plutôt être canalisés pour servir la révolution.

© Bettmann / CORBIS

Mao Zedong serre la main d'une Garde rouge, en 1966. Cette milice civile composée de jeunes et d'étudiants était chargée de répandre les enseignements de Mao et l'idéologie de la Révolution culturelle à travers le pays. Une transmission qui passait souvent par la violence et la destruction.

Dans cette Chine de plus en plus prude où on doit marcher dans le droit chemin, la féminité n'a plus sa place. Une poitrine volumineuse est source de honte. Les femmes sont désormais des « camarades », tout comme les hommes. Elles font les mêmes travaux qu'eux, portent le même habit : pantalon de toile épaisse et chemisier informe, souvent bleu. Un bijou, une robe, toute velléité de coquetterie est ridiculisée.

Une vie de peine et de misère : c'est ce qu'ont connu les femmes sous Mao, bien qu'elles aient vécu sous les premières lois féministes de l'histoire de Chine. Au moins, 31 ans après la mort du président, elles peuvent se consoler : leurs filles et leurs petites-filles ont désormais accès à l'éducation et au marché du travail.

À lire

Jung Chang et Jon Halliday, *Mao*, Gallimard, 2005

Isabelle Attané, *Une Chine sans femmes ?*, Perrin, 2005

Danielle Elisseeff, *XXe siècle. La grande mutation des femmes chinoises*, Bleu de Chine, 2006

par Mira Cliche

Question de **genre**

Pourquoi les petits garçons ne sont pas des petites filles ? La réponse paraît évidente : les premiers ont un pénis, les autres un vagin. Les esprits plus scientifiques préciseront que la différence consiste plutôt en ce que les garçons ont des chromosomes X et Y, tandis que les filles n'ont que des X – ce qui conditionne une foule de différences génétiques et hormonales. Soit. Mais ce qui intéresse Claire-Marie Clozel, traductrice médicale formée en philosophie et en mathématiques, c'est l'influence des gènes sur les différences comportementales entre les sexes.

Ce sujet controversé relève de l'épigénétique, qui étudie l'ensemble des facteurs influençant l'expression des gènes d'un organisme (car la présence d'un gène n'implique pas forcément sa manifestation). Loin de penser que nos gènes nous déterminent entièrement, les épigénéticiens cherchent à comprendre quel genre d'interaction existe entre le génome et l'environnement… et même avec la culture.

Pas étonnant que l'explication génétique des comportements commence à rallier ses plus farouches opposants – parmi lesquels des féministes. « Ça m'a pris 10 ans à publier ce livre, ce n'est pas pour rien, confie celle qui a mené des recherches approfondies afin de nuancer son propos au maximum. J'étais farouchement culturaliste, comme tous les gens éduqués de mon époque. Je croyais que les comportements étaient acquis culturellement. » Ce n'est qu'après avoir mis au monde un garçon que Claire-Marie Clozel a commencé à douter de l'omnipotence de l'éducation…

Parmi les différences de genre les mieux documentées figurent les habiletés langagières et visuo-spatiales. Si les fillettes ont plus d'aptitudes pour les premières et les garçons pour les secondes, des exceptions existent. Mais il faut reconnaître ces différences, insiste Mme Clozel, et envisager la possibilité qu'au lieu d'être le résultat d'une éducation différenciée, elles en soient plutôt la cause.

« Ces idées font peur parce qu'on a l'impression qu'elles vont à l'encontre des acquis du féminisme », commente l'auteure, qui reconnaît qu'elles peuvent être mal interprétées. Comment éviter que les différences découvertes

Mère **engagée**

« Je suis devenue féministe pour apprendre à repenser la maternité, qui restait à mes yeux une pièce maîtresse de l'identité féminine », explique Yvonne Knibiehler dans *Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste*. Née en 1922, cette historienne et enseignante française a traversé le 20e siècle en posant un regard fin et sans *a priori* sur les changements sociaux. Engagée dans le mouvement féministe dès les années 1940, elle ne s'est pas gardée de le critiquer, espérant ainsi le faire avancer. Rassemblant aussi bien les souvenirs de ses aïeules que ceux de ses années de jeune mère sur le marché du travail, l'auteure mène une profonde réflexion sur la maternité et la nécessité de remettre en question « ses représentations, ses déterminations, ses conséquences », afin de l'ajuster aux exigences féministes… ou de réformer ces dernières. Délaisser un peu le travail parce qu'on a envie de passer du temps avec ses enfants, par exemple, n'est pas forcément une attitude rétrograde et conservatrice. |

Qui gardera les enfants ? Mémoires d'une féministe iconoclaste, Yvonne Knibiehler, Calmann-Lévy, 324 p.

Folie amoureuse

Dans la campagne sarde des années 1930 et 1940, une jeune femme attend un fiancé. Il ne vient pas. Plusieurs aspirants au titre se présentent, tous se retirent au bout d'un moment. De quel mal mystérieux la jeune Sarde est-elle atteinte pour éloigner ainsi ses prétendants ? Plus tard, lorsqu'elle aura accepté un mariage sans amour, ce sont les bébés qui la fuiront avant d'arriver à terme. Milena Agus brosse à traits délicats le portrait d'une femme assoiffée de tendresse, grosse d'un amour qui ne trouvera jamais preneur et la conduira à la folie. Un superbe premier roman. |

Mal de pierres, Milena Agus, Liana Levi, 128 p.

par la génétique ne soient montées en épingle, cantonnant ainsi les femmes et les hommes dans des rôles traditionnels et renforçant certains stéréotypes ? « En disant la vérité, tout simplement. Il faut discuter de ces idées et les diffuser », pense-t-elle. Privilégiant l'enseignement (et l'application) de ces thèses à l'école, Mme Clozel ne s'objecte toutefois pas à ce que la psycho pop se les approprie. Elle soupçonne d'ailleurs que ce domaine soit l'objet d'un mépris excessif. « *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* est le seul ouvrage de psycho pop que je cite dans mon livre. Ses bases ne sont pas du tout scientifiques, mais il n'est pas dénué de bon sens. Et si tant de gens l'ont lu, je crois que c'est parce que le discours culturaliste était insatisfaisant. Ça faisait du bien d'entendre : "Vous n'êtes pas fous, c'est vrai qu'un homme ne réagit pas comme une femme." »

L'approche culturaliste reconnaît aussi les différences, précise Mme Clozel, mais suggère qu'on doit lutter pour les aplanir. « C'est vrai en un sens : on ne doit pas baisser les bras. Il ne faut pas hésiter à piquer à l'autre sexe ses trucs et ses forces. Mais pour ça, il faut admettre qu'il en a... Savoir qu'on a des instincts et des tendances, ça nous permet aussi de nous en distancier au besoin. »

Pourquoi les petits garçons ne sont pas des petites filles... Un secret bien gardé, Claire-Marie Clozel, Tryptique, 190 p.

Miroir, miroir...

Quoi de plus apaisant que la surface miroitante d'un lac ? C'est à ce calme qu'aspirait Robert Moreau en s'installant à Mirror Lake. Mais entre un voisin inquiétant et quelques villageois pittoresques, le narrateur du septième roman d'Andrée A. Michaud (Prix du Gouverneur général 2001) découvrira que la paix ne peut être trouvée qu'en soi-même... D'une précision toujours aussi tranchante, les mots de l'écrivaine se chauffent ici au feu d'un humour qu'on ne lui connaissait pas. Ce drame, qui n'est pas sans rappeler les films de David Lynch, n'en présente que plus d'attrait.

Mirror Lake, Andrée A. Michaud, Québec Amérique, 344 p.

Nouvelles **fraîches**

Brillante figure de la littérature québécoise, Suzanne Myre nous revient ce printemps avec un cinquième recueil de nouvelles. Rapport au corps, relations amoureuses, passages à vide, amitiés, sexualité, mort : rien n'échappe au regard acéré de l'écrivaine, qui passe tout au crible de son humour mordant (parfois jusqu'au sang !). Et alors que le cynisme pur se montre stérile, celui de Myre porte fruit : car s'il mord, c'est avec cœur.

Mises à mort, Suzanne Myre, Marchand de feuilles, 184 p.

À signaler

Route royale

Constance Haroche sort de prison, enragée. À l'aube de la vingtaine et sans attaches, elle tentera de retrouver son équilibre. Avec ce premier roman qui provoque la réflexion par des phrases coup de poing et emporte le lecteur grâce à son rythme effréné, la Française **Stéphanie Polack** fait une entrée royale en littérature. (Stock, 120 p.)

Les choses s'arrangent mais ça ne va pas mieux

Elle a l'art de poser un regard déroutant et empreint d'un humour bien britannique sur les petits détails de la vie. **Kate Atkinson** tisse ici les fils de trois intrigues policières qui s'avéreront intimement liées. À ne pas lire les soirs où vous voulez vous coucher tôt ! (Éditions de Fallois, 416 p.)

On n'empêche pas un petit cœur d'aimer

À coup d'un roman par année, **Claire Castillon** brise lentement son image de starlette superficielle (les médias français suivent de près la vie privée de cette jeune et belle animatrice de télé) pour gagner ün statut d'écrivaine sérieuse. Dans ce recueil de nouvelles féroces, elle tire à boulets rouges sur l'amour, sans abandonner pour autant son ton de velours. (Fayard, 162 p.)

par Pascale Guéricolas

Sortir de l'ombre

Leurs grandes cornettes austères n'empêchaient pas les religieuses d'avant la Révolution tranquille de réparer des souliers ou de tenir un bâton de baseball. Les quelque 200 photos de *Femmes de lumière* (Fides), de l'historienne Anne-Marie Sicotte, donnent un sérieux coup de balai dans les idées reçues.

Avez-vous voulu réhabiliter le travail des sœurs ?

J'ai eu envie de découvrir cette vie de religieuse qu'on a niée au Québec en faisant comme si elle n'avait pas existé. Dès qu'il y avait une catastrophe, une épidémie, une crise, on faisait appel aux religieuses. Je trouvais important de souligner leur participation, quelle que soit notre opinion à propos des excès commis au nom de la religion.

Quels aspects de la vie religieuse mettez-vous particulièrement en valeur ?

Je m'intéresse à la vie quotidienne, non à l'œuvre des grandes fondatrices. Les photos montrent les principales étapes de l'existence d'une sœur : l'entrée en religion, les jubilés d'or, les tâches d'administration ou de buanderie. Elles dévoilent cet univers où il y a beaucoup de règles, mais qui a pu, pour certaines, constituer une option plus intéressante que le mariage et la maternité. Quelques historiennes qualifient même leur choix de féministe. Je partage cette impression pour celles qui avaient de grandes responsabilités, comme les gestionnaires de communauté ou les directrices d'études.

L'été de **Béatrice**

« Si les femmes continuent à être têtues, elles vont finir par obtenir leurs droits ! » Pas de doute, les 60 ans de carrière de Béatrice Picard n'ont pas entamé d'une miette son engagement et sa détermination. Celle qui a joué dans *Le Survenant*, *Cré Basile*, *Symphorien*, *Sous un ciel variable* et, bien sûr, au théâtre, tiendra le premier rôle du film *Ma tante Aline*, en août. Elle y incarne une dame âgée qui, avec son style « yo », bouscule sa nièce plus conventionnelle, prouvant ainsi que « ce n'est pas parce qu'on a un certain âge qu'on est bon à mettre au rancart ». Et tout l'été, l'actrice contribue au suspense de la pièce de théâtre *Huit Femmes*. Est-ce son personnage qui a assassiné le maître de maison ?

Parallèlement au jeu, cette nouvelle administratrice de l'Union des artistes entend bien faire profiter les autres de son expérience de vie (elle a appris à négocier ses cachets malgré une concurrence féroce), notamment en donnant une suite au rapport de 2004 du Comité des femmes de l'UDA, qui soulignait que les actrices touchaient 30 % de moins que leurs collègues masculins. ::

Ma tante Aline de Gabriel Pelletier, en salles en août.

Huit Femmes de Robert Thomas, au Théâtre de Rougemont, du 20 juin au 1er septembre.

Tél. : 1 888 666-3006.
www.theatrederougemont.com

Mathieu Rivard

Mémoire sonore

Développement technologique oblige, de nombreux objets utilitaires sont menacés de disparition : réveils à tic-tac, imprimantes à ruban, dactylos... La compositrice et musicienne Diane Labrosse s'est inspirée de leurs sonorités, qu'elle manipule à sa guise dans sa plus récente performance-installation.

Espèces en voie de disparition, du 6 au 9 juin, à l'Espace SOLDINA, à Montréal. Tél. : 514 499-1323. www.supermusique.qc.ca

Danse au fil de l'eau

Des danseurs, sur un quai, exécutent des mouvements appris la journée même. En arrière-scène, le fleuve tend sa toile bleutée dans le jour qui tombe. Vingt-cinq représentations entre fin juillet et mi-septembre à Québec, Baie-Saint-Paul, Saint-Jean-Port-Joli, Rimouski et Montréal, 5 chorégraphes, 14 interprètes, un concept unique, celui de danser gratuitement sur un quai. « Il faut aller vers le public et lui parler pour l'intéresser à la danse », affirme la danseuse et chorégraphe Karine Ledoyen, qui a eu l'idée d'Osez ! en 2002. Cette année, des chorégraphes européens et plusieurs musiciens électroniques participent à ces créations presque spontanées. Très osé ! ::

www.osezdanse.com

Martine Doyon

Artistes avant tout

Plusieurs décennies après des pièces au féminisme mordant comme *Les Fées ont soif*, Josette Féral, critique théâtrale et professeure à l'UQAM, sonde les cœurs d'une trentaine de metteures en scène à propos de leur métier et de la place qu'elles y occupent comme femmes. Premier constat de *Voix de femmes* (Québec Amérique), qui laisse notamment la parole à Irina Brook, la fille du réalisateur Peter Brook : ces créatrices se définissent avant tout comme des artistes, non comme des femmes ou des féministes. « En Amérique du Nord ou en Europe, elles ne veulent pas être ostracisées, alors que certaines Sud-Américaines affichent leur féminisme », nuance la critique. De plus en plus présentes – elles constituent 30 % des metteurs en scène, comparativement à 10 % il y a 10 ans –, ces artistes se heurtent encore à de la discrimination. Difficile pour elles, par exemple, de diriger un grand théâtre institutionnel; la plupart travaillent comme indépendantes ou dans de petites compagnies. Leur approche avec les acteurs – et surtout avec les actrices – est également différente. La Québécoise Brigitte Haentjens avoue qu'elle les pousse à laisser aller leur colère sur scène pour sortir des stéréotypes liés à la victimisation ou à la séduction. Au vestiaire, l'image de l'actrice fragile ! Écrit dans un style limpide, cet ouvrage de référence fournit nombre de clés pour mieux comprendre la vision du monde de ces artistes en pleine possession de leurs moyens. ::

Le destin d'Emily

Une femme en colère, en proie à une fièvre dévastatrice canalisée par sa création. Voilà comment l'historienne de l'art Johanne Lamoureux décrit la peintre Emily Carr. « C'est une des plus populaires figures de la peinture canadienne », indique la commissaire de l'exposition que lui consacre le Musée des beaux-arts de Montréal. À preuve, le nombre impressionnant de pièces de théâtre, de recueils de poésie, de romans et même de bandes dessinées ayant l'excentrique artiste pour sujet. Née en 1871 à Victoria, célébrée à partir des années 1930 pour ses paysages côtiers de Colombie-Britannique et ses peintures de villages indiens et de totems, Emily Carr a longtemps travaillé dans l'ombre. Passionnée dès son jeune âge pour le dessin, elle a fait une croix sur le mariage et la maternité, incompatibles selon elle avec le statut d'artiste. Du moins pour les femmes. « En côtoyant les peintres du Groupe des Sept, elle a constaté que ses confrères masculins bénéficiaient d'une vie domestique bien réglée alors qu'elle menait une existence de marginale », note la commissaire. ::

Emily Carr, Nouvelles perspectives sur une légende canadienne, au Musée des beaux-arts de Montréal, du 21 juin au 23 septembre. Tél. : 514 285-2000. www.mbam.qc.ca

Autoportrait, 1938-1939

David Cannon

La scène en **éclats**

Plus que quelques jours pour profiter du Festival TransAmériques. Entre autres au menu, *Hey Girl !*, une déconstruction théâtrale signée Romeo Castellucci. Une femme, un glaive, du Chanel n° 5, une esclave noire, autant d'images intenses pour une œuvre très plastique (également à Québec les 8 et 9 juin au festival Théâtres d'Ailleurs). *Frank Ketchup*, mise en scène par Carole Nadeau, qui a coécrit la pièce avec Normand Chaurette, se rit également des codes, puisque la vidéo, les arts visuels, les dialogues s'y marient de manière unique. L'histoire ? Celle d'une ambitieuse en pleine négociation de contrats pour sa clinique de fertilité, dont la sœur, une manipulatrice génétique, a des vues sur son amant musicien. « C'est un gros bricolage ludique, un thriller qui ne se prend pas au sérieux, avec en toile de fond la foire aux fantasmes génétiques », résume la créatrice. ::

Jeanicke Mathieu-Ouellet

À l'Usine C et à l'Espace libre, à Montréal, jusqu'au 7 juin.

Tél. : 514 842-0704. www.fta.qc.ca

Si demain matin je ne pouvais plus décider...

Qui le ferait à ma place?

Tant et aussi longtemps que la vie me le permet, je peux prendre les décisions qui me semblent les meilleures pour moi, ma famille, mon entreprise.

Mais si demain un accident ou une maladie me privait temporairement ou de façon permanente de ma lucidité, qui déciderait à ma place?

Qui dirigerait mon entreprise?

Qui déciderait de mes placements?

Qui s'occuperait de mes enfants?

Qui consentirait aux soins que je devrais recevoir?

Le mandat en prévision de l'inaptitude vous permet de choisir la ou les personnes en qui vous avez confiance pour prendre les bonnes décisions à votre place.

Pensez à vous, à votre famille et à vos proches, à vos affaires et remplissez dès aujourd'hui un mandat en prévision de l'inaptitude. Et n'oubliez pas de le revoir périodiquement afin de vous assurer qu'il reflète toujours vos besoins.

Le mandat en prévision de l'inaptitude, un moyen simple de protéger son avenir.

Tél. : 514 873-4074 ou 1 800 363-9020
www.curateur.gouv.qc.ca

Curateur public
Québec